VOL. XVII. No. 4 — MONTREAL, DIMANCHE 7 MARS, 1920

Abonnements par la poste :

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43, RUE ST-VINCENT
MON...
TELEPHONI... Main 7460
SERVICE DE N...
Admi... Main 5153.
Réda... 21.

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE ...EUNES

Myrand, B., biblio (G...
Bibliothèque de la
Législature du
Parlement

Des élections, messieurs!

M. Mackenzie King a raison. En réclamant des élections générales, il exprime le voeu de la majorité des Canadiens. Comme la démocratie est un régime sous lequel le peuple règne mais ne gouverne pas, M. King prêche dans le désert. Comme il est probablement chef de parti avant tout, il ne sera pas marri par l'échec de sa proposition. Au contraire, il se mordrait les pouces qu'on le prît au mot. Opportuniste comme son prédécesseur, il exprime la vérité du ton d'un chanteur sans sentiment. Froidement exploitée, en tant que produit électoral, la vérité n'en projette pas moins sa lumière. Cette lueur tremblotante, agitée par un politicien désireux d'embêter un adversaire, éclaire la route semée d'embûches.

Que cela fasse ou ne fasse pas l'affaire des unionistes et des libéraux, l'intérêt du Canada, qui devrait primer les intérêts des partis, exige un appel au peuple. Jamais la nécessité d'un gouvernement fort n'a été aussi impérieuse. Nous sommes à l'une des périodes les plus critiques de notre histoire. Nous avons assumé sur nos épaules de pays jeune un fardeau énorme, quoi qu'en puisse dire l'*Evénement*, avec la sérénité d'un crédhard bien renté. La rentrée des soldats dans la vie civile, les impôts et les charges fixes dont le poids ira toujours croissant, la cherté de la vie, nos chemins de fer, une foule de problèmes, tel celui du tarif, nous pressent, nous tiennent à la gorge. Par-dessus tout, notre équipée impérialiste, notre politique antinationale, notre crise économique, le régime de la force unie à la ruse et à la fraude ont brisé les vieux cadres des partis, rompu d'antiques attaches, scindé la société en groupes, amené l'organisation des classes, éveillé l'égoïsme des intérêts, l'intransigeance des particularismes, détruit les liens artificiels qui tenaient lieu d'esprit national, et dans le chaos creusé par le discrédit de l'autorité, suscité la ruée des appétits et des haines contre ceux qui possèdent et ceux qui jouissent.

N'est-ce pas au milieu de la tempête, dans le voisinage des écueils, dans l'obscurité de la nuit, qu'un navire a besoin d'une main vigoureuse à la barre? Les passagers s'affoleront s'ils voient le capitaine et le pilote saouls ou plongés dans la lecture, les marins occupés à boire, à s'empiffrer, à jouer aux cartes ou à se colleter. La panique se répandra à bord. Dans la crainte d'un sinistre, on se battra pour s'emparer des ceintures de sauvetage, des chaloupes, férocement, sauvagement, chacun pour soi. Un groupe résolu affirmera peut-être sa maîtrise et mettra l'équipage dans les fers. Voilà la peinture fidèle de notre situation.

Depuis 1867, nous n'avons jamais été privés aussi longtemps d'un chef, nous n'avons jamais connu pareille anarchie. Ce malheur fond sur nous juste à l'époque où une direction ferme s'impose. Nous avons un gouvernement qui ne gouverne pas, qui ne représente pas la majorité, qui n'a pas de tête.

Le gouvernement au ventre proéminent n'a pas de tête. Le premier ministre a irrémédiablement compromis sa santé pour régler le sort de la Roumanie ou des Yougo-Slaves (je me demande si les gogos de 1917 l'ont élu pour cela?) et le bloc unioniste moribond garde ce malade comme chef nominal. Criminel égoïsme de mercantis du patriotisme et du loyalisme qui, pour étouffer les dissensions intestines, ne veulent pas choisir un chef valide et exposent le pays au désastre!

Le gouvernement sans tête et au ventre proéminent ne gouverne pas. Son incurie, son inaction le crient assez fort. Il est tiraillé en sens contraires. L'aile libérale et l'aile conservatrice se font contrepoids et immobilisent le cabinet. Le gouvernement vit d'expédients, d'atermoiements et de faux-fuyants. L'insignifiance du "discours du trône" réflète son image et sa politique. Que penser d'un gouvernement de reconstruction qui se contente de servir au parlement les lieux communs et les vieilles rengaines sur notre rôle de *nation*, qui, pour principale mesure, présente un projet de loi des élections? Pourvu que ce ne soit pas un tripotage immonde comme en 1917, pourvu que cela annonce à brève échéance la réalisation de l'espoir général! Le cabinet unioniste ne saurait faire besogne plus urgente: reviser le cens électoral, préparer ses paquets.

Enfin, le gouvernement sans tête et au ventre proéminent, qui ne gouverne pas, ne représente pas la masse. Il s'est hissé au pouvoir par le vol d'une élection, par une campagne de haine et de calomnie, par des manoeuvres de brigands. Il s'en est servi pour servir les intérêts d'une clique, il en a abusé par un absolutisme dont l'arrêté ministériel restera comme le symbole. Il s'y cramponne par le picotin, contre le désir de la majorité, dans le mépris. Il ne représente pas l'élément agricole qui forme à peu près la moitié de la population. Les fermiers ont fondé un parti et s'organisent dans toutes les provinces. Leur victoire dans l'Ontario en est une contre les unionistes qui les ont trompés au sujet de la conscription. Le gouvernement ne représente pas les ouvriers dont l'hostilité s'est affirmée en maintes circonstances. Il ne représente aucunement le Québec français qui forme bloc contre lui, à tel point que le seul représentant français dans le cabinet est le sénateur Blondin, dont la crainte des électeurs égale celle de certaine foule, un certain jour, à bord d'un certain bateau, sur un certain fleuve québécois. Il représente une partie des soldats de retour (pas tous, il s'en faut de beaucoup), une bonne partie de la haute finance, surtout celle de Toronto, les orangistes, les loyalistes et les "bleus" à tous crins, en somme une minorité.

Le manque de confiance des gouvernants en eux-mêmes et dans les autres laisse le pays à la dérive en pleine crise: crise nationale, crise économique, crise sociale, crise du parlementarisme. L'histoire de Rome, l'histoire de la France de Louis XVI, de la Russie de Nicolas II, enseignent les dangers courus par un pays privé de frein, de direction ferme, de gouvernail sûr, aux époques d'effervescence. Qui peut prévoir l'avance que nous ferons dans la voie du bolchévisme, du socialisme, ou simplement du syndicalisme révolutionnaire et de la lutte des classes, par suite de l'incurie gouvernementale? La formation du parti des fermiers, du parti ouvrier, est déjà un événement dont les répercussions seront fort lointaines.

Elle entraîne la dislocation des partis, la destruction de l'équilibre politique traditionnel. Depuis la Confédération, les conservateurs et les libéraux n'étaient guère séparés que par la question du tarif, et M. Laurier avait supprimé la différence en s'appropriant le programme de Macdonald. Pendant la guerre, ils ont marché la main dans la main, jusqu'au moment de la conscription. Des problèmes nouveaux, de nouveaux besoins exigent de nouveaux groupements qui ne correspondent pas seulement à des étiquettes démodées, à des formules vides de sens, à des alignements conventionnels. La multiplicité des besoins et des intérêts et une révolution dont nous n'apercevons pas toute la profondeur remplacent les partis par les groupes ou les factions. Nous ne reviendrons au régime des partis que lorsqu'un problème, le problème impérial, par exemple — le plus important comme la guerre l'a démontré — dominera tous les autres, divisera le pays en deux camps. D'ici là, nous aurons des cabinets d'union, mais il ne faut pas que ce soient des cabinets d'union désunis, des coalitions de convoitises et de jingoïsme. Dans cet émiettement, la province de Québec peut recouvrer l'influence dont le fanatisme l'a dépouillée, si elle sait s'unir, si elle sait prévoir et vouloir. Elle jouera nécessairement un rôle. Ce sera la revanche dont parle M. Gauthier, le député de Saint-Hyacinthe. La revanche sera d'une autre nature si les forces révolutionnaires déchaînées par la guerre, si l'ajournement des élections et la colère du peuple consomment la ruine du parlementarisme vermoulu, dont le nouvel édifice d'Ottawa accuse violemment, souligne la décrépitude.

JEAN LEBRUN.

BILLET DU DIMANCHE

PHILISTON

Philiston est le Longboat des écritures.

Ce jeune homme, dont il appert clairement que le jugement est à louer, sème, avec une frénésie qui tient du détraquement, une littérature qui n'en est plus une à force d'être devenue n'importe quoi. Il y a le jour des niaiseries, celui des écoeurements, celui de l'injustice, j'allais dire celui du triomphe criant des habitudes modernes et de la peste de demain sur l'ordre, la modération, la mesure. Il s'efforce de se congestionner avec le soin et le raffinement que d'autres mettent à être normaux. Il simule l'homme ivre, parce qu'il croit que tout le monde est sobre, il crache sur les fleurs, parce que la coutume est d'en savourer le parfum, il s'arrache les cheveux, parce que beaucoup de gens se les peignent encore, il jappe, s'étouffe et râle, en grimaçant, parce que les esprits ordinaires se contentent de parler, et les plus intelligents, de se taire.

Jamais plume, je le déclare, n'a, en un temps donné, agité plus d'écume, exhibé plus intensément ce qu'on appelle la fougue de l'égarement et le bric-à-brac des épithètes de rues, fait plus follement, autour de son encrier pervers, danser le pâle et néfaste cortège des activités de troisième ordre.

Par ce stratagème, Philiston a réussi à faire, chaque jour, avaler une bonne demi-douzaine de vieilles huitres qui laissent, dans le larynx, une saveur troublante d'arrière-saison. Celles pourtant de la veille, à cause du goût qui se dépravе et de la crise des âmes éperdûment attachées à leur névrose, servent à faire avaler celles du lendemain, et il y a ainsi, pour l'observateur attentif, une douce parenté, un lien attendrissant et d'ailleurs légitime, certes, entre les huitres d'aujourd'hui et celles de demain.

Philiston n'a pas tous les esprits. Il garde pourtant celui de la sottise, qui est encore le plus goûté et partant, le mieux rémunéré. Il ne guérira pas, car de mieux aller, un jour, le tuerait, et puisqu'il est fait pour se mal porter, pourquoi ne faut-il pas qu'il vive comme il est fait?

Je crains fort pourtant qu'à force de se détraquer, Philiston ne finisse par être incapable de se maîtriser, et que ce qui n'était que le détraquement officieux, ne devienne, un jour, la bêtise officielle et l'égarement authentique.

Philiston incarne et préconise le règne du tango du style, de la déviation systématique de l'idée se promenant saoûle dans les corridors déserts de l'esprit défunt. C'est la danse de l'impuissance qui rit de sa misère, ne pouvant plus la vaincre, et essaie, par du grotesque excessif, de justifier la sublime banqueroute du vrai crédit littéraire.

O jeune Philiston, que les muses t'inspirent, car tel est ton front que seuls les lauriers sont dignes d'y fleurir, et si les lauriers oublient d'y pousser leurs feuilles sacrées, eh bien, la honte sera sur eux et la gloire pour ton front, jeune sybarite de l'idée moderne, étrange symbole des voix de l'avenir qui rayonne, douceur matutinale, O mon Philiston!

JEAN MEROLLES.

LA "PATRIE" SERT, C'EST CERTAIN

ELLE EST HORS PAIR POUR SERVIR — UN PRECIEUX AVEU DE SA PART — LA FORME CARACTERISTIQUE.

Le gros événement de la semaine est le quarante-deuxième anniversaire de la fondation de la *Patrie*. Les gagnants du grand concours de ce grand journal, les gagnants du concours des médailles Jeanne d'Arc, l'élite intellectuelle qui se nourrit chaque jour de la substantielle et forte prose de M. Charles Robillard, la foule qui se passerait plutôt de son pain quotidien que du "journal du peuple", l'ont célébré avec éclat.

Tous comprennent le rôle joué par la *Patrie* dans notre vie nationale. "La *Patrie* (numéro du premier mars), depuis vingt-deux ans, s'est élevée au rang des journaux les plus influents du pays et elle y remplit de son mieux son ministère, qui est d'éclairer le peuple et de le servir. Elle ne flagorne pas: elle sert." On ne m'accusera pas de calomnier la rivale de la *Presse*. La *Patrie* elle-même s'en vante: elle sert. Elle sert aux usages domestiques les plus indispensables.

Eclaire-t-elle vraiment le peuple, en vrai "journal du peuple"? Je ne sais. La lumière est tellement brillante qu'elle aveugle parfois, ce qui est excessif. Mais quoi que vaille son "éclairage", la *Patrie* est hors pair pour servir. Elle sert avec une persévérance, avec une versatillité, avec une souplesse incomparables. Jamais on n'a servi comme la *Patrie* sert.

Elle a servi successivement les protectionnistes, les libre-échangistes, les conservateurs, les libéraux, les nationalistes — de 1907 à 1910, — les impérialistes, les unionistes, les conscriptionnistes et ceux qui voyaient des Allemands, des espions et des traitres partout. Depuis un an ou deux, elle sert les adversaires du gouvernement, elle feint de servir les intérêts des Canadiens français dont elle disait, il n'y a pas longtemps, qu'ils n'avaient pas de griefs sérieux dans l'Ontario. Qui n'a-t-elle pas servi? Qui ne servira-t-elle pas? Qui n'est-elle pas capable de servir? Cette servitude illimitée dans le passé, illimitée dans l'avenir, ouvre des perspectives troublantes sur le ministère que la *Patrie* "remplit de son mieux". Pour célébrer son cinquantième anniversaire, elle ferait bien de publier la liste de tous les hommes, de tous les groupes qu'elle a servis. Elle enfoncerait sans peine les numéros les plus "éléphantesques" de la *Presse!*

Chose incroyable, au service tantôt de l'un, tantôt de l'autre, la *Patrie* a gardé son indépendance. Elle est même restée pauvre. Pour faire monter son tirage, elle recourt à des primes, à des concours. Elle offre à ses lecteurs des autos pour symboliser la rapidité avec laquelle elle change d'opinion, des "pathéphones" pour symboliser l'aisance avec laquelle elle passe de l'*O Canada* au *Rule Britannia*.

Par sa devise: *Je sers*, celle du prince Galles, celle de grands soldats, la *Patrie* tranche sur la grisaille de la presse quotidienne. Elle-même le dit: "La *Patrie*, par sa forme, est déjà classée parmi les plus grands journaux de notre province". Or l'école scolastique nous l'enseigne, c'est la forme qui différencie les êtres et les choses. Par sa forme, par la rigidité de ses principes, par son ardeur à servir, la *Patrie* appartient bien à la catégorie des "grands" journaux.

Sur les sommets où évoluent Nézyme et Belzémyre, les messieurs Tarte ont raison d'envisager avec satisfaction (sic) les "quarante-deux ans passés" de leur journal. Peu importe que l'avenir ne réalise pas "les plus encourageantes espérances" qu'il fait entrevoir, ils auront rempli leur mission. Ils auront servi. De cela, lord Atholstan lui-même peut-être n'oserait pas leur refuser à l'occasion un témoignage qui confondra les plus sceptiques et les plus jaloux.

JULES PICARD.

LE "STAR" EST IMPAYABLE

FAUTE DE LE LIRE, M. KING IGNORE QUE LES AFFAIRES DE TOUT L'UNIVERS NOUS INTERESSENT PLUS QUE LES NOTRES.

Sous le titre *"My Brother's Keeper"*, le Star a publié une merveille d'article. Du ton d'un professeur dénonçant une frasque d'écolier, la grosse feuille impérialiste gourmande M. McKenzie King. Le chef de l'opposition a eu le malheur de se moquer de l'intérêt que le gouvernement porte à la Bulgarie. M. King qui n'a porté le kaki ni dans les salons, ni dans les bureaux de l'intendance, ni à Val-Cartier, qui n'a pas même mis les pieds en Angleterre depuis 1914, comme tout homme qui se respecte, ignore évidemment la prodigieuse ascension du Canada par suite de notre participation à la guerre. Son inexpérience explique mais n'excuse pas la maladresse qu'il a commise de parler affaires étrangères, sans consulter les experts du *Star*. Vous apprendrez, M. King, qu'on ne connaît la géographie et l'histoire que dans la boutique de lord Athoistan. On ne saurait exprimer une opinion juste sur la Turquie, sur la Bulgarie, sur la Serbie, sur la Roumanie, sur la Grèce, sur la Bosnie-Herzégovine, sur la Yougo-Slavie, sur la Tchéco-Slovachie, sur tous les pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique, sans qu'elle coïncide avec les idées du *Star*. Si vous méconnaissez par trop l'influence du *Star*, vous vous casserez le cou, M. King.

Votre ironique commentaire sur l'intérêt que suscite le sort de la Roumanie a soulevé les applaudissements faciles de quelques partisans étourdis. Vous saurez, monsieur, que le Canada a un intérêt vital dans les affaires de la Bulgarie. Le *Star* qui a conseillé Balfour, Llyod George et Wilson, qui a inspiré les plans d'opérations de Foch, qui parle admirablement des relations entre Canadiens anglais et français, vous le met sur le nez. C'est parce que la Bulgarie a été mécontente du résultat de la première guerre des Balkans, qu'elle s'est tournée contre ses anciens alliés, qu'elle a enflammé les passions dans les Balkans, où il a suffi du coup de feu d'un assassin pour tout embraser. C'est la faute de la Bulgarie si 60,000 soldats canadiens sont morts, si nous avons contracté une dette énorme, si la ménagère revient du marché son panier presqu'aussi vide que la bourse, si les financiers gémissent sur le taux du change.

C'est à cause de la Bulgarie que les unionistes ont injurié les Canadiens français et volé les élections en 1917, c'est à cause de elle que le Canada fait partie de la Ligue des Nations. Et M. King ose insinuer que le traité avec la Bulgarie nous intéresse moins que l'achat du *Grand-Tronc* ou la cherté de la vie? Pauvre M. King! Il n'aura jamais l'étoffe d'un homme d'Etat. Il ne comprend pas encore que dans notre nouvelle situation les affaires de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Tchéco-Slovachie, de la Yougo-Slavie, de la Pologne, du Schlesvig-Holstein, de l'Italie, de l'Ukraine, de l'Esthonie, de la Livonie, de la Russie bolchévique, de la Sibérie, de la Mésopotamie, de la Palestine, de la Syrie, de la Turquie, de l'Egypte, des Indes, de la Perse, de l'Afghanistan, du Béloutchistan, de l'Arabie, de la Cochinchine, de l'Annam, du Cambodge, de la Chine, du Japon, des îles de la Polynésie, de l'Amérique du Sud, de la république de Saint-Martin et des îles Canaries, nous intéressent plus que les affaires du Canada.

Jeune idéaliste, ignorant des réalités mondiales, écoutez la voix de la sagesse, celle de lord Atholstan. "La paix et la prospérité du Canada dépendent aujourd'hui de la Bulgarie et de la Yougo-Slavie, de l'Inde et de la Cilicie."

Zut, alors! Notre gouvernement devrait se transporter à Sofia et à Belgrade, aux Indes ou en Asie Mineure pour sauvegarder la paix et la prospérité du pays. J'aimais bien mieux l'ancien temps où nos ministres ne se balladaient pas à l'étranger, ne plastronnaient pas dans les conseils de Versailles, de Paris ou de Londres, où nous n'étions pas une "nation" quant aux fardeaux et aux obligations, où les seules causes de guerre pour nous provenaient de l'Amérique. C'était déjà suffisant. Par le contre-coup de la politique impériale, nous avons subi deux invasions américaines et l'invasion des Féniens.

La situation définie par le *Star* illustre tous les avantages que nous retirons de faire partie de l'Empire britannique. La paix et la prospérité du Brésil, qui est vraiment une nation, pas une caricature ou une imitation de nation comme nous, ne dépendent pas de la Bulgarie ou de la Yougo-Slavie, de l'Inde ou de la Cilicie. Les nôtres sont à la merci du hasard, des caprices et des intrigues de la politique impériale.

Antoine DUCHESNE.

GIFLEURS ET GIFLÉS

LES JINGOES ET LES ORANGISTES CROIENT QUE NOUS SOMMES APPELÉS PAR VOCATION A RECEVOIR DES CLAQUES.

La clique des jingoes et des impérialistes pense que nous sommes appelés par vocation à recevoir des claques. On nous gifle à tour de bras, puis nous traitant comme un mioche à qui on vient d'administrer une correction, on nous demande de faire risette. "Sèche tes larmes, bébé Québec. Fais risette à maman Atholstan. Atholstan va te donner une belle beurrée. Fais risette, tu vas voir. Il y a beaucoup de beurre et de la confiture tout plein".

Il y a trop de beurre. Et puis, la joue nous cuit encore. Et puis, décidément nous ne sommes pas des enfants. Les friandises d'éloges qu'on nous distribue sont aussi injurieuses que l'étaient la boue et le crottin dont on nous a éclaboussés. Au fond, les unes sont sans conséquence comme les autres.

Le *Star* et la *Gazette* se moquent de nous, quand, dans leurs commentaires d'un doucereux pharisaïsme sur le discours de M. L.-J. Gauthier, ils nous prêchent l'oubli des injures. Pouvons-nous oublier que ces feuilles hypocrites — sépulcres blanchis — furent au nombre de nos pires dénigreurs? Pouvons-nous oublier l'histoire du passé? Pouvons-nous oublier que dans toutes les élections, les campagnes de préjugés et de calomnies se firent sur notre dos? Pouvons-nous oublier que les sectaires orangistes et les jingoes fanatiques rallièrent presque toujours l'opinion derrière eux, dans leurs attaques contre nous? Pouvons-nous oublier qu'on nous injurie un peu par plaisir, beaucoup par intérêt, pour couvrir du drapeau britannique des opérations ou des spéculations véreuses, pour escalader le pouvoir, puis qu'on nous flatte, qu'on nous loue par intérêt? Lorsque nous avons reçu le nombre de soufflets et de coups de pieds au derrière indispensables à la bonne hygiène physique et intellectuelle du Canadien français, on a la magnanimité de se réconcilier avec nous. Ainsi giflés et bottés, nous sommes dignes de serrer la main des Anglo-Saxons, d'acheter leurs produits, nous sommes mûrs pour recevoir une mission de bonne entente.

Ce régime a assez duré. De cette entente cordiale qui a fleuri depuis la Confédération, nous ne voulons plus. Messieurs les Anglais, si nous avons mérité vos horions passés, nous ne méritons pas vos louanges d'aujourd'hui. Si vos bonnes paroles d'à-présent nous sont dues, vos vitupérations d'hier étaient iniustes. Choisissez entre l'une ou l'autre attitude. Si les Québecois sont les sauveurs du pays contre la menace bolchéviste, ils n'en étaient pas le fléau en 1917.

Passer légèrement l'éponge sur ces dissentiments chroniques serait pécher contre la concorde nationale, parce que ce serait un encouragement à nos casseurs de g....e. Quand le *Star*, la *Gazette*, le *Globe*, les "Bob" Rogers et tous leurs pareils verront que nous gardons rancune des avaries infligées, ils y regarderont à deux fois avant de nous vilipender devant l'opinion universelle.

Québec attend "son jour", non pour se venger, mais pour obtenir la réparation nécesaire, le respect nécessaire, pour établir la seule vraie concorde, celle qui repose, sur l'égalité des droits et des situations, non la concorde dégradante qui règne entre gifleurs et giflés. Les avances qu'on nous fait sont pour nous diviser et nous affaiblir, comme le dit si bien M. Trahan.

Si vous voulez l'union nationale, "tirez les premiers, messieurs les Anglais".

PAUL CHARDON.

NAT—EDIT

Entente cordiale

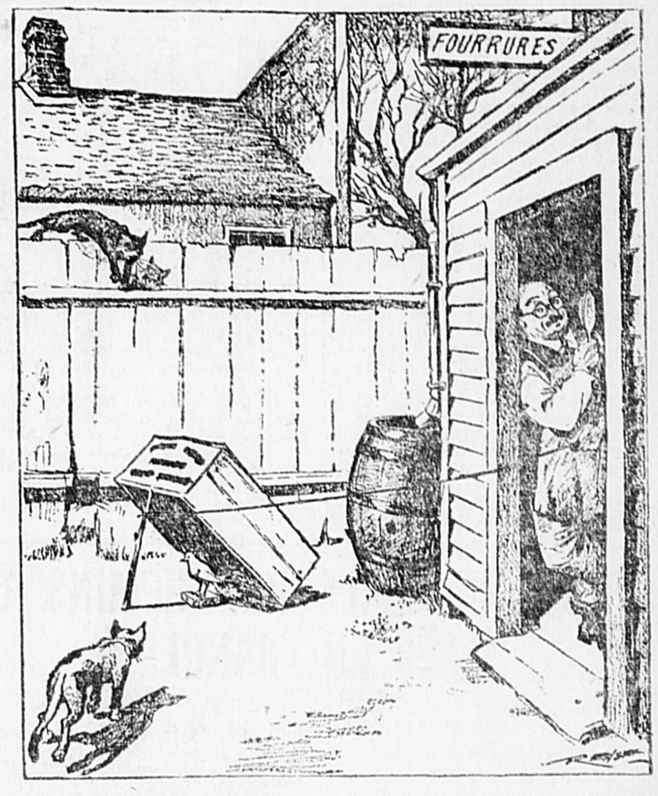
Après avoir sauvé la civilisation française avec les Américains —du moins quelques vantards le prétendent — les Anglais ont cherché sournoisement à saper l'influence française dans le Levant. En Egypte, d'où la France a été évincée malgré des droits antérieurs, les mêmes intrigues ont eu lieu. Elles n'ont pas eu de succès au Caire. M. Oscar Havard écrit ce qui suit à ce sujet dans la *Libre Parole*:

"En vain nos chers alliés ont-ils tenté de substituer leur idiome au nôtre, cette campagne a complètement échoué. Depuis le jour où l'Angleterre prit possession de la vallée du Nil, c'est-à-dire depuis trente-huit ans, la zone de la langue anglaise, au lieu de s'étendre, est plutôt restée stationnaire. Mais je me trompe: la violente animosité soulevée, depuis la guerre, contre nos voisins, parmi la population égyptienne, éclaircit chaque jour les rangs des indigènes qui s'étaient tout d'abord familiarisés avec la langue de Shakespeare. Les journaux anglais ne sont lus, maintenant, que par les fonctionnaires des services civils et les officiers du corps d'occupation."

L'Entente cordiale est bien la même outre-mer qu'en Amérique. Là-bas comme ici, les Français jouent un rôle identique.

Que serait-ce donc si nos deux mères patries n'étaient pas unies comme elle le furent jamais, au dire de la *Presse*?

Pour nos élégantes



Lorsque le fourreur ne reçoit pas, à cause des grèves, sa commande de loutre d'Egypte, les chats — je ne dis pas ceux ...de Perse, ceux du terroir — font aussi bien l'affaire.

"Ce que dit la jeunesse"

Les quatre conférences prononcées l'an dernier, à Saint-Sulpice, sous les auspices de l'Association des étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

La Société des Conférences vient d'éditer en un attrayant volume les quatre conférences prononcées l'an dernier, à Saint-Sulpice, sous les auspices de l'Association des étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales. On se souvient du succès remporté par les soirées dont le volume évoque l'éclat. Jusqu'alors, rien de ce genre était sorti de l'université et il fallait bien en somme qu'un groupe prouvât que la jeunesse étudiante avait des inquiétudes intellectuelles. Longtemps, on a cru l'université une pépinière où les partis venaient chercher leurs plants prometteurs. Les corridors des écoles universitaires se décoraient donc de groupes d'étudiants qui ne discutent que durant les campagnes électorales. La course aux gamelles provoquait l'échange des opinions et quelles opinions! Bref, des questions plus élevées que les luttes politiques trouvaient chez la gen écolière" un dédain olympien. Une réaction devait s'opérer et l'histoire dira les causes profondes du renouveau littéraire qui a saisi la jeunesse, renouveau dont l'université a subi premières illuminations.

Le groupe qu a fondé La Société des Conférences et en a jeté les bases entre deux cours aux Hautes Etudes, a fait oeuvre féconde. Ses conférences ont été une révélation d'un état d'âme nouveau. Elles ont servi de tribune à des voix jeunes de porte-voix aux pensées élaborées dans des veilles studieuses. Ce soirées ont une fois de plus prouvé que l'on doit à la jeunesse le meilleur effort littéraire de nos jours. De voir le soin apporté à ces causeries mensuelles, on se rappelait le mot de Barrès:

La sève nationale, aujourd'hui, est en émoi et des hommes pensent généreusement. Et oui! plus de générosité dans la pensée, principe de l'action abondante, plus de souci de connaître tout en passant d'agréables veillées, où l'art musical alternait avec l'art oratoire, plus d'attention aux problèmes de l'heure dont nos maitres ont clamé l'urgence de la solution, voilà bien l'impression dégagée par ces conférences, impression que la Société des Conférences vient de rendre durable par l'édition artistique qu'elle offre au public.

Il suffit de parcourir les titres des quatre conférences, *L'Art et la Jeunesse, Demain, Les Forces nouvelles, La Voix du passé*, pour se rendre compte que l'on a étudié les questions les plus importantes de l'heure. Les jeunes doivent aspirer à l'expression du Beau, mais cependant cette culture ne doit pas accaparer trop de forces, toutes les forces. L'avenir aura ses luttes nécessaires à quoi il faut se préparer. M. J.-C. Martineau a, dans la conférence du 31 mars, traité de la vie active. M. Pierre Dupuy avait parlé précédemment de l'activité artistique. A chaque époque, il nait des forces nouvelles et c'est de ces forces que M. Lucien Favreau a traité. Restait l'histoire, la force éternelle des races qui veulent grandir. Me Léon-Mercier Gouin a défini la *Voix du Passé*. Chaque conférence comportait une allocution d'un maitre. Tour à tour MM. Jean-Baptiste Lagacé, Antonio Perrault, Edouard Montpetit, l'abbé Lionel Groulx ont été entendus. Les organisateurs des sairées mensuelles de Saint-Sulpice ont su faire un choix des orateurs. Ils ont même désigné un maitre qui fut une illustration du sujet de la conférence. Ainsi, les causeries ont été des exemples de l'influence de maitres de l'heure. Et c'est un des côtés intéressants du volume offert au public que cette nomenclature d'hommes qui travaillent de concert.

Refermant le volume, on a l'impression, que des hommes chez nous s'attachent par la pureté de leur doctrine et la profondeur de leur science, des disciples. Que les élèves fassent la gloire des professeurs! Et quiconque réfléchira sur les pages pleines de doctrine qui composent *ce que dit la jeunesse* sentira comme il faut encourager ceux qui travaillent obscurément. Le travail est la meilleure façon de prouver que nous sommes d'une race supérieure. Le préfacier, M. Athanase David, secrétaire provincial, termine ainsi l'éloquente préface dont il a orné le volume. Nous ne saurions mieux clore cette présentation au public d'un livre de vie qu'en citant: "Jeunes gens de chez nous, vous sentez bien comme l'avenir a besoin de vous. Et ceux qui vous voient monter ne peuvent qu'être rassurés et réconfortés en songeant à demain, car ils distinguent dans votre clair regard, non seulement un sain enthousiasme et une ardeur victorieuse, mais aussi la coviction que, pour atteindre notre grand objectif naional, il faut comme arme, le travail."

HERMAS BASTIEN.

Conférence de M. Henri d'Arles

C'est jendi soir prochain qu'aura lieu, salle Saint-Sulpice, la cinquième conférence de la série de l'*Action française*. Elle traitera de *la Culture française* et sera donnée par M. Henri d'Arles, l'écrivain connu. La réunion sera présidée par M. Georges Le Bidois, professeur de littérature française à l'Université de Montréal. M. Le Bidois prononcera une allocution.

Des billets détachés et réservés, au prix de 50 et 75 sous, suivant les places, sont en vente au secrétariat de l'*Action française*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde* (Tél. Main 912); au *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent (Tél. Main 7460); chez M. J.-A. Payette, 1882, rue Notre-Dame ouest (Tél. Westmount 1008); à la pharmacie Désilets, 213, rue Bourbonnière, Maisonneuve (Tél. Lasalle 1446); chez Dèom Frères, 251, rue Sainte-Catherine est (Tél. Est 2551); chez Granger Frères, Place d'Armes (Tél. Main 8200); au Foyer Musical, 864, rue Mont-Royal est (Tél. Saint-Louis 6059).

TRIBUNE LIBRE

A PROPOS DE LA "FEMME AUX RUBANS"

Le directeur du *Nationaliste* a reçu la lettre suivante:

Il est parfaitement entendu, n'est-ce pas, que la vraie France est morte à la Révolution; l'autre, la contemporaine, ne vit que du prestige acquis aux temps des Croisades et des Dragonnades.

Providentiellement, toutes les vertus qui étaient alors l'apanage de la race française nous furent transmises vers l'époque de la cession à l'Angleterre. On les mit sous verre, comme le trésor de Bosco Reale au Louvre, et d'honnêtes gens montèrent la garde autour.

Avec le temps l'on constata bien quelques traces d'oxydation attribuables, je suppose, au climat et à l'haleine empestée des nouveaux maîtres du pays. Mais bah: la patine n'améliore-t-elle pas une oeuvre d'art?... Le trésor des vertus françaises et du génie latin changea d'étiquette, tout simplement. Et jamais la garde ne s'endormit.

Voilà pourquoi, seuls, parmi les peuples jeunes, nous pouvons nous payer le luxe de tourner le dos à notre "ancienne" Mère. Tout au plus devons-nous la faire examiner périodiquement par des pathologistes attitrés, pour savoir si elle est un peu moins gangrenée.

Les rapports sont de plus en plus favorables, et bientôt, m'assure-t-on, nous pourrons reconnaître sans avoir à rougir, que la France a dans ses pauvres veines à moitié vidées, le même sang que nous:

Pour l'heure, l'étranger se scandalisera peut-être de voir, dans un pays de langue française, qu'il n'est pas permis de louer très haut la France contemporaine sans être immédiatement accusé d'accointance maçonniques ou soupçonné de briguer un ruban rouge. Il nous citera les vers d'un poète canadien pour qui la France est

"la mamelle féconde
"Où, dans sa soif sans fin, boit la lèvre du monde"

et s'étonnera de notre préférence pour les vieilles conserves... Laissons-le dire. Nous savons, nous, que si le Roy n'envoya pas les soldats que nous attendions, il fit mieux : ils nous expédia, et pour toujours, TOUTE la culture française.

En lisant l'histoire des cinquante dernières années, je me suis rassuré sur l'intégrité de l'héritage commun ; on a veillé là-dessus avec trop de fidélité pour qu'il ait pu se perdre la moindre parcelle. Mais, à voir avec quelle célérité ceux qui distribuent les blâmes en petit comité se taisent quand ils devraient parler, je me demande si quelque malfaiteur n'aurait pas dérobé le très précieux " franc-parler ".

Quoi qu'il en soit, j'aime à penser que la galanterie est toujours au pays, et que, conservateur du musée, vous n'en méconnaissez pas la valeur.

Voilà pourquoi je réclame, en toute confiance, l'hospitalité de vos colonnes. Un monsieur qui signe Pierre Dalbec a commis, dimanche dernier, dans votre journal, une vilaine action. Sans la nommer, mais en la désignant d'une façon tellement transparente qu'on ne peut pas la reconnaître, il a vomi son ressentiment sur Madame Madeleine Huguenin, qu'il appelle "la femme aux rubans". Il écrit: "Chroniqueuse dans un épais journal, elle a pondu force articles d'un lyrisme délirant, dithyrambes en l'honneur d'une ancienne mère-patrie, dans l'espoir de mériter un bout de ruban."

Dès avant la guerre j'achetais souvent "l'épais journal" pour y puiser l'information que les rédacteurs de la soi-disant bonne presse ne pouvaient m'offrir. Par surcroit, j'y trouvais, de temps à autre, un billet ou une chronique de Madeleine. En un style nullement névrosé, avec des accents qui venaient sûrement du coeur, la vaillante femme plaida devant ses lecteurs et gagna plus d'une belle cause. Je ne m'étonne pas d'apprendre que, les mauvais jours venus, elle tendit la main pour la France éprouvée comme elle l'avait fait pour nos malades indigents, et qu'elle chanta les exploits des soldats de France comme elle avait applaudi aux efforts de nos écrivains et ds nos artistes. Je ne crois pas que son lyrisme, même s'il fut délirant, ait atteint les hauteurs sublimes que la France en guerre a su escalader. Si Pierre Dalbec est allé voir, il en conviendra.

Je note le mépris désinvolte avec lequel cet orphelin moral parle d'une "ancienne" mère. Ceux qui sont responsables d'une telle abjection devront rendre des comptes à l'élite de demain.

Continuons l'examen; voici, dans un coin de la lamelle, un petit tas d'épithètes qui n'a pas une très grande valeur diagnostique, sauf qu'il permet de juger du ton général de l'article: "sentimentalité d'névrosée, malade portée à déclamer, larme à l'oeil, etc.

La plus sanglante, la plus cinglante de ces injures, c'est BAS BLEU!!.... J'ignore qui est ce Dalbec. C'est peut-être tout simplement un Blanchec frais émoulu de quelque boite ou l'on inocule à doses égales la suffisance ridicule et le mépris des belles manières? Ou encore, un pauvre ours, voué par son état au célibat éternel, et qui n'a retenu de saint Paul que le "taceat femina"?

Quoi qu'il soit, P. D. peut en prendre son parti: la femme ne se taira pas, ni ailleurs ni même chez nous. Elle a pris conscience du rôle qu'elle est appelée à jouer. Ceux d'entre nous qui s'effraient des progrès de la vulgarité et du matérialisme américains, se tournent vers elle pour lui demander le salut. Nos Canadiennes françaises, nous en avons la certitude, sauront imiter les Maria Vérone et les Siegfried de France plutôt que les Pankhurst et les Carrie Nation. Elles viseront à une culture de plus en plus haute, afin de ramener à la douceur latine les groissiers sauvages que nous devenons, pour la plupart.

Si c'est être bas-bleu que vouloir inculquer à ses soeurs l'amour de la civilisation française et leur offrir d'autres sujets de conversation que la rareté des bonnes ou la cherté du beurre, vive Madeleine, alors, et toutes celles qui font comme elle !

Nous sommes ici quelques-uns qui préférons les bas bleus de la femme instruite aux bas de soie de la parvenue et les talons rouges d'une véritable dame aux galoches de la dondon ignare.

Donc, mue par une ambition très légitime et forte de notre appui, Madame Huguenin fonde, il y a quelques mois une revue. Et le Dalbec de s'esclaffer: "Ce bas-bleu rêve de jouer un rôle et s'attend naïvement à opérer une révolution avec des phrases !"

Mais, oui, jeune homme, c'est avec des phrases que se sont faites toutes les révolutions, sans excepter celle de "89, s'il faut en croire le médiocre Gautherot. On ne vous a donc pas appris cela dans vos cercles d'étude" ? Tenez : chez-nous, par exemple, ce sont les flonflons lénitifs de meneurs intéressés qui ont calmé les curiosités d'un peuple jeune et l'ont endormi le long de la route où d'autres marchent à pas pressés. Et ce sont des phrases, des phrases jaillies de bouches enfin débâillonnées qui le réveillent en ce moment et le dirigent vers son avenir.

Poursuivons. Madame Huguenin n'a pas réalisé son rêve paraît-il. Elle qui voulait une autre "*Revue des Deux Mondes*" a produit tout au plus des....."*Annalettes*". Je me refuse à croire qu'elle ait visé si haut et défie qui que ce soit de prouver qu'elle soit tombée si bas. Après trois mois de vie, la Revue Moderne est, avec la Revue Trimestrielle, le plus courageux porte-voix de la pensée française au Canada.

C'est un jeu facile et amusant que celui de pêcher dans le courier *féminin* quelques phrases un peu mièvres pour les jeter en pâture à la galerie des badauds. Cela permet de couvrir de ridicule une femme, et surtout, cela dispense de répondre aux Asselin, aux Beauchesne, aux Roger Maillet, à tous ceux dont la prose virile, sévère, agressive et actuelle constitue la meilleure partie du numéro. Dalbec se réjouit de penser que tous les partis ne se sont pas donné rendez-vous à la Revue, contrairement à l'attente de sa directrice. Moi aussi. La revue ne s'en porte pas plus mal.

La couverture devait fournir au petit monsieur une belle occasion de pousser jusqu'à la caricature son portrait de la Dame aux Rubans. Il l'accuse d'avoir satisfait sa manie "en mettant de pudiques rubans aux grandes dames peintes par Boucher". S'il dit vrai, je plains Madeleine d'avoir eu à faire cette concession à ses lecteurs et je déplore les déformations que notre mentalité a subies sous la double pression d'anglo-saxons pudibonds et de moralistes tartufes.

Retouchée ou non, la couverture faisait, à l'étalage de nos libraires, belle figure à côté des chromos ineptes et vulgaires qui caractérisent le magazine américain. Elle affirmait, une fois de plus, la supériorité du bon goût français.

Ce bon goût, cette culture, nous voulons l'acquérir et la répandre. Nous y arriverons. Contre la limpide pensée française, cent petits castors affairés ont, depuis dix ans, péniblement édifié la digue de leur provincialisme. Ils n'ont réussi qu'à faire monter le flot qui les noiera. Leur peau ne valant pas celle de leurs congénères du règne animal, personne ne voudra les repêcher.

Les eaux couleront partout, ressuscitant tout un peuple qui meurt de soif. Il s'était rangé, ce peuple derrière les prophètes qui devaient le conduire hors du désert. Mais la terre promise reculant toujours, le grand nombre a fini par s'apercevoir que ses guides lui servaient comme unique boisson, du sirop d'érable ,et pour toute manne des épluchures de mots.

Ceux qui toujours et malgré tout, envers et contre tous, ont admiré et défendu la France, ceux-là seuls savent le chemin qui mène à l'Oasis. Madeleine en est, et tous les gens de coeur voudront lui offrir leur plume, les uns pour la défendre, les autres pour la seconder.

Je finis. Si, pour avoir exprimé les opinions en un langage très modéré, une femme doit essuyer les insolations de votre collaborateur, combien plus dois-je m'attendre à me faire tomber dessus! Voici quelques précisions qui éviteront peut-être des malentendus. Je ne connais pas Madame Huguenin; je la croiserais dans la rue sans lui donner le salut auquel elle a tous les droits. Je n'aspire pas aux rubans, dont je suis déjà bien nanti. Je les porte modestement, car ils sont la récompense d'un travail et non la reconnaissance d'un héroïsme. Tels quels, je les préfère à tous les billets de banque qu'il m'eut été facile d'accumuler si j'étais resté à la maison, et m'étais employé à faire les radiophraphies au prix très fort pour des conscrits au coeur trop faible. Je suis ardemment nationaliste et résolument autonomiste. Mais, comme Asselin et bien d'autres, j'ai préféré faire de ma doctrine une voile pour accélérer ma traversée des mers.

Enfin, je suis médecin, donc fort occupé. S'il me restera toujours assez de loisirs pour défendre une femme, je n'en ai d'ores et déjà plus assez pour me défendre moi-même.

Il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre très large hospitalité.

Léo.-E. PARISEAU, M.D.

N. D. L. R. — De cette lettre, si on écarte tous les hors-d'oeuvre poivrés, il ne reste que l'accusation de fèse-galanterie. Une chroniqueuse qui fait de la politique, une directrice journaux qui attaque ou laisse attaquer un confrère, peut-elle se couvrir de sa jupe comme d'un bouclier? Nous ne le croyons pas, cette jupe fut-elle de couleur kaki ou bleu horizon. Une femme qui, voulant faire de la politique, mais qui a l'épiderme trop sensible pour s'exposer aux coups, même aux coups atténués, amortis, enrubannés, n'a qu'à se tenir à l'écart ; qu'elle ne fasse pas de politique ou qu'elle laisse ce soin à ses chevaliers servants. Personne à moins d'être goujat, ne s'en prend à une femme qui garde sa place, reste dans son rôle. Même dans la vieille France, celle des Croisades et des Dragonades, le royaume de la galanterie, les dames qui faisaient de la politique, recevaient des horions.

Quant aux questions personnelles, M. Pariseau et tous les intéressés peuvent s'adresser à notre collaborateur lui-même. Il y a de ces choses qui se règlent entre hommes, en quatre yeux, sans que la galanterie en souffre.

LA CRISE DU LIVRE FRANÇAIS

LA CHERTE DES EDITIONS FRANCAISES ET LA CONCURRENCE ANGLAISE ET ALLEMANDE. — MOEURS LITTERAIRES ANGLAISES ET FRANCAISES.

Le livre français, pour notre malheur, subit une crise. Ce n'est plus un secret, les grands éditeurs de Paris peuvent à peine défrayer avec un profit le coût de la moindre publication. Les prix fabuleux du papier, joints aux frais excessifs d'impression et de main-d'oeuvre, paralysent la plus obstinée des initiatives quand ils n'amènent pas sa destruction même.

Et les résultats, nous ne les ressentons que trop. Les livres de documentation historique ou littéraire, de première valeur, les oeuvres de fond, de longue haleine, véhicules de la pensée française, ne s'éditent plus. Vainement les écrivains de talent ont peiné sur leurs manuscrits, si leur travail demeure sous le boisseau, ignoré dans les cartons jaunis. Pour nous, qui dépendons d'eux dans une grande mesure, c'est une perte sèche: notre essor littéraire en souffrira, surtout chez les jeunes dont la formation n'est pas encore complétée.

Par contraste, les éditeurs étrangers nous inondent de productions nouvelles; ils prennent avantage au désarroi de leurs confrères de France; et d'Angleterre, de Suisse, d'Allemagne même et des Etats-Unis, ils cherchent à noyer l'influence française. Il se produit ce fait typique que les oeuvres françaises de grande envergure y gagneraient beaucoup à être édictées à l'étranger.

Nos cousins de France s'alarment à bon droit de cette concurrence effrénée, dont ils ne prévoient que trop les pernicieux efforts Aussi ont-ils posé la question pratique: il nous faut du papier! c'est au nouveau gouvernement, disent-ils, de nous en procurer.

L'ancienne administration, on le sait, avait imposé des mesures très restrictives sur l'importation du papier, afin de favoriser l'essor de la fabrication locale. Seuls de gros papetiers, grâce à leur puissante organisation, ont profité de ces barrières douanières ; en un tour de main, ils ont accaparé le marché et dicté leurs volontés, réduisant à la mendicité les maisons de publication, soit en leur coupant les vivres, ou bien en les leur distribuant avec une parcimonie calculée.

Aujourd'hui, la réaction s'accomplit. "Il ne serait pourtant point difficile d'admettre, proclament-ils par la voix de la *Renaissance du Livre*, que le papier est une matière première indispensable, qu'il en faut en conséquence favoriser l'importation et que même, ne s'en tenant pas là, il faut veiller à ce que les cours ne se maintiennent pas au taux prohibitif où ils sont actuellement. Quand la France a manqué de pain, a-t-on oui ou non favorisé, voire même organisé l'importation du blé ? Or, est-il, dans le pays de Danton, nécessaire de rappeler qu'après le pain, l'instruction est le premier besoin d'une nation?"

L'argument porte juste, on en convient. Et pour réaliser ce programme, deux mesures s'imposent: importer du papier et ce papier une fois importé, le répartir d'une façon qui soit conforme aux intérêts moraux de la France."

Cette publication recommande, en plus, l'exportation de livres au moyen de primes "sérieusement règlementées" ; il espère répandre à profusion, comme jadis l'Allemagne pour ses produits, la pensée française à l'étranger. "Nous désirons encore, dit-il, la création de nombreuses bibliothèques, de prêts de livres à l'étranger, bibliothèques que fourniraient des dons du gouvernement français."

Ce sont autant de projets pour contrecarrer l'influence étrangère et rivaliser avec les industries anglaises et américaines.

Mais les Anglais ont d'autres moeurs littéraires. L'Angleterre est un peu la Mecque des écrivains ordinaires; aussi ceux qui ressortent par leur talent et leur originalité ingénieuse, font-ils des fortunes rapides : par exemple, Conan Doyle qui accorde au *Strand* le privilège de publier en primeur ses nouvelles, moyennant le prix énorme de deux schillings 6 (soit 50 sous près) le mot; ou encore Mlle Ethel Dell qui exige 3,000 livres de son éditeur pour qu'il publie une édition populaire de ses sept romans.

A ce compte, l'on peut se demander à combien de milliards devrait se publier une édition ordinaire des oeuvres de grands romanciers comme Bourget, Bordeaux et autres du même renom. Et pourtant, la réalité est tout autre, quand on apprend qu'un de ces célèbres romanciers, académicien, auteur de trente romans, vient de céder pour 50,000 francs "le droit de reproduire toute son oeuvre dans la collection à 45 centimes d'un éditeur parisien."

En Angleterre, l'auteur, aimé de la foule, est porté aux nues, adulé et bien traité puisqu'il roule limousine et vit grand train dans une avenue aristocratique; en France, l'écrivain de talent vit d'expédients; plus il est célèbre, plus il devient pauvre et la proie d'éditeurs qui ne se font point scrupule de l'exploiter.

Un autre trait de la mentalité d'outre-Manche. Un écrivain très connu pour ses oeuvres qui priment dans les magazines à la mode de Londres, fait grand état de vie dans les milieux ultra-chics de la société anglaise; on loue son talent si souple, si fécond, si varié dans ses oeuvres, si vite multipliées, il publie jusqu'à sept romans par année. On l'entoure, on l'exalte, on le fête; rapidement il accumule avec ses émoluments, les honneurs de la renommée. Et quelle surprise de savoir qu'il n'écrit pas une ligne de ses romans; il possède à sa solde un groupe d'écrivains triés sur le volet, qui lui composent des oeuvres admirables qu'il lance sous son nom dans le grand public.

On a vu, au pays, des restes de ce triste camouflage.

JEAN ROCHEFORT.

VIENT DE PARAITRE

"Le dixième anniversaire du "Devoir"

Ce compte rendu de la grande manifestation du 13 janvier, au Monument national, est une brochure grand format, de 120 pages, où l'on trouvera le texte du télégramme de Mgr Bruchési, des lettres de Mgr Bélivéau et de Mgr Latulipe, de M. Samuel Genest, président de l'*Association canadienne-française d'Education de l'Ontario*, du télégramme de M. Armand Lavergne et les discours de MM. le Dr Prince, l'abbé Perrier, Antonio Perrault, Henri Bourassa et l'abbé Curotte. Deux articles, l'un de l'*Action catholique* et l'autre du *Droit*, ainsi qu'un avant-propos de M. Omer Héroux complètent la brochure.

On a fait de cette brochure deux tirages: un tirage de luxe, avec couverture en deux couleurs, au prix de 75 sous franco ($7.50 la douzaine, frais de port en plus) et un tirage ordinaire à 35 sous, plus 3 sous pour le port ($3.25 la douzaine, frais de port en plus; par quantités de 25 et plus, 25 sous l'exemplaire, frais de port en plus).

L'édition de luxe, dont le tirage est très limité, n'est en vente qu'aux bureaux du *Devoir* ; l'édition ordinaire est en vente au *Devoir* et dans les principales librairies.

LA CAMPAGNE SE CONTINUE

L'EPIDEMIE DE GRIPPE ET L'ETAT LAMENTABLE DES ROUTES UN PEU PARTOUT ONT GENE LE TRAVAIL DES ZELATEURS CHARGES DE PERCEVOIR LES SOUSCRIPTIONS POUR

L'Université de Montréal

C'est pourquoi le Comité Exécutif vient de décider de prolonger quelque peu la durée de la campagne.

REPONDONS TOUS A L'APPEL

La souscription monte vers le chiffre de QUATRE MILLIONS. Les rapports commencent à venir de toutes les paroisses et partout l'énergie des solliciteurs paraît inlassable.

SOUTENONS L'EFFORT

Et le résultat sera tel que tous nos compatriotes auront le droit de s'en réjouir et de s'en enorgueillir.

IL FAUT DES MILLIONS ENCORE

SOUSCRIVEZ TOUS

"NOBLESSE OBLIGE"

Le Comité Central de la Souscription a ses bureaux au No 30 de la rue Saint-Jacques, à Montréal. — Dans toutes les paroisses de la province ecclésiastique de Montréal, un comité existe pour faciliter la souscription à tout le monde.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES.

— AU —

"NATIONALISTE"

7 MARS 1920 ***Bon pour un mois***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

Pour vous, Mesdames

Lettres à une Lectrice

CCXXXV

La fin de l'hiver s'en vient. De gros nuages gris laissent tomber sur les champs et les routes une neige lourde, terne, qui se dissout en eau, inonde les chemins, où les chevaux qui passent sous la tempête ont les jambes mouillées jusqu'aux jarrets. Dans quelque temps, les chemins défonceront, tour à tour lavés par les grandes pluies de la fin de mars ou amollis par les rayons d'un soleil déjà ardent, au haut de la journée. Nous verrons, vers ce temps-là, les premières corneilles poser dans les branches dénudées ou sur les piquets des clôtures, en bordure des champs, leur tache noire, ou rayer de leur vol le ciel bleu. Les rivières et les ruisseaux, lentement d'abord, puis à pleins bords, rouleront une eau boueuse qui corrompra et crèvera la glace dont leur lit est recouvert; et ce sera, dans quelques campagnes, l'inondation redoutée, le limon envahissant les routes et les maisons dont les habitants déménageront, qui en radeaux de fortune chargés de butin, qui en embarcations toutes prêtes et qui ne sortent qu'en ces temps d'eau débordante. Et puis l'eau se retirera, les oiseaux viendront la verdure s'éveillera, même si, le printemps hésitant venu, il fait encore un peu froid, et même si, des jours de mauvais temps, des flocons de neige se mêlent aux averses ruisselantes.

Ce sera, cette année comme par les années passées, le printemps d'abord frileux, puis plus tiède et qui, un jour, sans qu'on sache bien lequel, se fondra dans l'été lumineux et bien vite brûlant.

Nous pensons d'avance à tout cela, sitôt qu'un rayon de soleil un peu chaud fait fondre la neige des toits, que l'eau dégouline sur le bardeau des couvertures et qu'une odeur de cèdre mouillée entoure la maison, au milieu du jour, et qu'au bout des branches des érables, il transpire de grosses gouttes de sève sucrée qui choient lentement sur le sol.

A la campagne, nous voyons les saisons agoniser lentement, finir en douceur. Parfois nous assistons à ce mélange d'elles qui fait que, le matin, c'est encore l'hiver, le midi, c'est déjà le printemps, et que les jours alternent, celui-ci morne et las comme si c'était l'automne, celui-là clair et limpide comme si c'était déjà la fin du printemps, un autre, sec et froid comme un matin d'hiver.

Nous allons assister à ce recommencement des choses, à ce changement de décors, à cette mort temporaire d'une saison qui ressuscitera dans quelques mois, à ce retour à la vie d'une autre que le soleil d'après-demain consumera... pour quelques semaines. Bien que, depuis des années, nous voyions cette alternance, elle a pour nous chaque fois quelque chose de neuf, comme le vert des feuilles, les pétales d'une rose, le calice d'un narcisse, la boule multicolore de la pivoine. Et, chaque fois, nous admirons la nature, ses miracles, l'art avec lequel elle gradue les nuances du ciel, la lumière du jour, la cendre des clairs de lune, la couleur des aurores, l'or bleui des crépuscules.

PAULE MANCE.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

PETITE GOT. — Recherches difficiles : envoyez même écriture et même pseudo, en mentionnant ce qui est arrivé et je ferai l'étude de nouveau. Ce sera plus simple.

LE NEZ DU NOTAIRE.—Ardent imaginatif, pas très réfléchi ce qui fait que le jugement n'est pas toujours sûr. C'est un enthousiaste, actif, entreprenant et peu persévérant. Il parle beaucoup, et il manque quelquefois de prudence. Simple, ouvert, bienveillant, gai, plein d'entrain, sans aucune prétention, sincère et bon, il est sympathique et il mérite bien sa réputation d'amabilité. Le coeur est affectueux. La volonté est précieuse, modérée, un peu d'obstination mais aucune dureté. Il n'est pas encore un homme sérieux!

LEO. — Je pense que cet homme est difficile à connaitre et qu'il s'y applique, étant cachottier par nature. Il est délicat, plus sensible qu'il n ele laisse paraitre. L'imagination favorise les rêves et les illusions dont il doit se défier. Il a un côté très pratique qui corrige d'ailleurs ces petites tendances à l'exagération.

La volonté est impulsive et active mais trop inégale pour être bien forte. Il subit facilement les entrainements et n'est pas exercé à la résistance. Un peu autoritaire mais assez souple et habile pour savoir céder à propos. Il lui arrive cependant d'avoir des obstinations peu justifiées et indéracinables.

L'orgueil est bien dessiné et Léo ne pèche pas par excès de modestie. Il a de l'assurance de la confiance en soi et de l'aplomb : il souffre difficilement la critique et les reproches le fâchent.

Il n'a pas cependant de vanité ou de prétention et j'aime bien certains accès de franchise qui déroutent chez cet homme qui cultive l'habitude du silence en tout ce qui le concerne intimement. Capable d'affections sincères et dévouées.

Charmant oiseau. — C'est un oiseau dont la chanson est courte et plus d'écriture favorise l'analyse. Elle est un peu légère, gaie, rieuse; l'activité est médiocre et très capricieuse: je lui vois beaucoup de nonchalance et un manque de courage devant l'effort. Elle est bonne, plutôt douce, faible de caractère, capricieuse comme un ciel d'avril. Elle est aimante et pas égoiste, mais elle n'a pas assez de volonté et de persévérance poud les dévouements durables. Elle a de la grâce et du charme: elle plait et elle est bienveillante et sincère.

Margo. — Imagination pas réfléchie, nerveuse et agitée, elle est exagérée et juge parfois les gens très injustement, car elle est portée à la critique et elle manque de bienveillance. Elle a une vanité susceptible et elle n'oublie pas facilement les offenses réelles ou supposées Elle a cependant un coeur aimant, sensible et le dévouement se développerait sous la poussée des affections fortes. La volonté est assez résolue, mais elle manque de persévérance. Pas beaucoup d'ordre et une précipitation qui entraine des négligences et des oublis importants.

COLLEGIEN. — Sensible, imaginatif, délicat, il n'a pas encore un jugement sûr, et il devra toujours être en garde contre l'imagination qui exagère les choses, favorise les illusions et dispose à la rêverie.

Le coeur est affectueux et bon, la volonté est suffisante, mais la persévérance devrait être cultivée. Je lui vois un côté pratique que les années développeront. Un peu égoïste et habitué à ce qu'on s'occupe de lui, mais, aimant et généreux, il est capable de dévouement.

Il est susceptible et son amour-propre déteste les reproches, ceux même que sa sincérité reconnait justes. Il est honnête, loyal, d'une franchise un peu naïve qui fait bon ménage avec une réserve delicate et timide.

CHEVALIER. — Il est intelligent, ambitieux, un peu défiant et fermé et il se dérobe à l'observation aussi facilement qu'il devine les autres. C'est un homme nerveux, impressionnable et très inégal. Il est généreux et impulsif mais sujet à des reculs déconcertants. Bon et sensible, le cachant souvent, et capable d'emportement et de dureté.

L'activité est nerveuse et peut dégénérer en agitation. Exposé aussi à de grandes dépressions nerveuses, il ne me parait un persévérant, ni tenace quoiqu'il soit énergique, résolu, autoritaire, et qu'en certaines circonstaces, il sache vouloir jusqu'au bout. Il est capable de tendresse, mais rempli d'exigences et de petites tyrannies avec ceux qu'il aime. En somme pas commode, mais un homme qui a de la valeur et qui est séduisant quand il le veut.

Jean DESHAYES.

De la mode

Peut-être avez-vous remarqué déjà la quantité d'éléments singuliers et bizarres qui entrent dans la confection d'une robe moderne. Jadis, une robe était faite d'étoffe, sans plus. L'étoffe était brodée ou non, selon la qualité sociale de la femme qui la portait; mais en dehors de cela, il n'y avait guère d'autre fantaisie décorative qu'un bouquet au corsage ou à la main. Aujourd'hui, nous avons changé. Une robe qui se contenterait d'être uniquement en étoffe serait bien mesquine. C'est pourquoi les conturiers aventureux recherchent les garnitures inédites. C'est pourquoi une robe de velours se voit avec stupeur festonnée de poil de singe, et une robe de crêpe de chine adornée de cerclettes de cuir verni. C'est pourquoi on voit au hasard des jupes: des semis de plumes de coq, des touffes de mongolie, des jetés de coquillages, des pendeloques de porcelaine. Si l'imprévu de la décoration fait le chic d'une robe, ô femmes ne désespérez pas... La grande couture n'est pas près de périr, tant qu'il y aura du linoléum, de la paille de fer... et des bigoudis.

SCENES DE LA VIE

Le grand-père avec la grand'mère
Est assis dans le vert jardin
Tous deux inclinés vers la terre,
Et pensifs, mais le front serein.

Avec ma jeune fiancée
Près d'eux je m'assois, le coeur gai;
En nous fleurit une pensée,
Comme la rose au mois de mai.

Le frais ruisseau, dans son voyage,
Babille et court sur le gazon.
Sur le ciel bleu flotte un nuage,
Qui passe et fuit à l'horizon.

L'oiseau chante, le soleil brille,
Le vent balance en soupirant
Le feuillage de la charmille,
Les heures coulent doucement.

Nos deux bons vieux en silence
Semblent réjouis de nous voir
Entre eux et nous est l'existence,
Fleur du matin, calme du soir.

En nous regardant l'un et l'autre,
Leur âme aime à se souvenir;
Quand nous les regardons, la nôtre
Rêve un long et pur avenir.

Xavier MARMIER.

HOMMES SANS VOLONTÉ

Vous voulez que je vous dise, "ce que je pense des hommes" ?... C'est un peu difficile de généraliser ainsi mon humble jugement: autant d'individus, autant de personnalités morales distinctes, et tel pourra être le plus parfait sosie de quelqu'un qui en sera aux antipodes quant au caractère... Et puis, il est chez vous des âmes tellement mystérieuses, d'une habileté si grande à dissimuler, qu'à moins de posseder — ce que le "progrès" n'a pas encore mis en importation — un système "perfectionné" de "rayons X" spirituels, il est impossible de découvrir le personnage véritable que nous dérobe le masque de l'acteur... Mais franchement, je ne pense de vous tous rien que de bon ! le mauvais côté de votre caractère — si mauvais il y a — se découvrira assez vite. La compagnie des "censeurs" n'est-elle pas à fonds illimités ? Je lui laisse la tâche d'arguer à son aise sur votre compte — à votre désavantage peut-être. Je lirai seulement ceci ! Je pense que l'homme, jeune ou vieux, est toujours un grand enfant, auquel il est préférable de laisser croire qu'il a raison, sur des questions indifférentes en elles-mêmes, quitte à ne pas abdiquer aussi facilement quand il s'agit de questions sérieuses... Ah ! s'il y avait plus de volonté chez l'homme, ce qu'il y en aurait d'actes déplorables en moins ici-bas ! Pourquoi faut-il que cette faculté de vouloir, qui sait pourtant s'affirmer chez beaucoup, alors qu'il s'agit d'aller à la conquête de la gloire ou de la fortune, s'annihile au cours ordinaire de la vie chez la plupart, les laissant, tels des enfants, à la merci de la volonté féminine qui, je suis bien forcée de l'avouer n'est pas toujours l'expression du vouloir divin ... Aussi, elles sont bien coupables, bien à plaindre les malheureuses qui, par leur influence mauvaise, éloignent de la voie du devoir des hommes appelés par leurs talents, par leurs brillantes qualités à occuper les premiers degrés de l'échelle sociale; à y être une force pour le bien, y devenant les modèles de leurs concitoyens...

Si, donc, parmi nous, il s'en trouve qui puisse exercer quelque influence sur l'homme, de grâce, qu'elle ne l'emploie que pour le bien ... Mais si l'homme avait plus de volonté ... Il est entendu que ceci est dit pour un certain nombre — quoique assez étendu — car, ici, comme ailleurs, il y a pour confirmer la règle, beaucoup d'exceptions.

JEANNE.

LES ÉLÉGANTES

LA MODE TELLE QU'ELLE NOUS EST PROPOSEE

Variée, renouvelée sans cesse, il faut, pour être une femme à la mode, un revenu considérable, mais sommes-nous bien sûres que ce renouvellement constant amène une perfection inégalable dans l'ordre de la simplicité et de la modestie ?

Certainement, non.

Il y a moyen de suivre, en tenant compte de son propre type, le mouvement de son époque, tout en conservant sa personnalité que l'on est exposée à perdre plus facilement, si l'on est le jouet que manoeuvre le couturier, suivant sa fantaisie.

Il est certain qu'actuellement ce sont les tissus qui, pour les femmes s'habillant chez elles, deviennent la grosse dépense, mais j'ajoute aussitôt que cette dépense est faite pour longtemps, attendu qu'une toilette sans mode caractérisée peut se porter trois et quatre années de suite.

On a beaucoup médit des robes-chemises, et l'on nous crie bien fort de ne plus en porter, ce à quoi je répondrai que je continuerai à en porter, parce qu'il y a cent manières de les rajeunir, soit par des volants, soit par des pointes plus ou moins vaporeuses, suivant que la robe est du jour ou du soir.

On nous propose des robes sans coupe classique, faites de pièces et de morceaux, en même temps que des robes à carreaux, d'une fantaisie charmante, je n'en disconviens pas, mais qui s'apparentent beaucoup plus au costume qu'à la robe courante.

Dans la première combinaison, il y a des détails à retenir et à appliquer aux formes que nous portons immédiatement; dans la seconde, il ne pourrait y avoir à prendre, pour nous, que la broderie et la couleur.

LA MODE TELLE QUE NOUS L'ACCEPTONS

Prenons, par exemple, l'idée de pointes ou rectangles plissés que nous suspendons autour des hanches, sur une forme-chemise. Ces rectangles seront accrochés par l'une des pointes, et retenus en bas par une autre pointe si le tissu dans lequel ils sont taillés est de crêpe lisse, de petite soie, ou de crêpe de Chine. S'ils sont en mousseline de soie ou en tulle, on ne les fixera que par le haut, afin qu'ils aient le plus de liberté possible.

Les volants en forme, par deux ou trois, peuvent également aider au rajeunissement d'un fourreau de taffetas ou de velours: volants d'un tissu différent s'entend, en contraste direct avec le fond de la robe.

Après les pointes et les volants, il a aussi les pans droits suspendus autour de la taille, et retombant comme de larges rubans, libres, sur la jupe.

Voilà donc trois moyens de suivre la silhouette actuelle le plus aisément du monde, certaine d'être à la mode durant tout le printemps encore. Bien entendu, ces derniers détails seront aussi favorables au jour qu'au soir, sur du tulle, du lamé d'or, ou du simple taffetas. Les gros lainages, seuls, ne pourront être traités de la même façon, mais aussi les réservons-nous au costume très simple ou au costume tailleur.

RECETTES

JULIENNE AU GRAS

Coupez en petits filets très menus. savoir : carottes, navets, panais, poireaux, céleri, pommes de terre et oignons ; hachez une laitue, de l'oseille et du cerfeuil, ensuite faites revenir vos herbes et vos racines dans du bon beurre frais, et mouillez avec votre bouillon.

Vous laissez à petit feu, le tout se cuire parfaitement, puis vous versez votre potage dans la soupière: vous pouvez y mettre du pain si vous le désirez. Dans la saison des petits pois et des asperges, vous rendrez votre potage plus agréable en y ajoutant.

JULIENNE AU MAIGRE

Ce potage se fait ainsi que le précédent en se servant d'eau ou de bouillon maigre (voyez ce mot) au lieu de bouillon gras, mais il faut y mettre beaucoup plus de beurre.

POTAGE AU NATUREL

Coupez sur le dessus d'un pain les croûtes les mieux colorées, mettez-les dans votre soupière; ensuite faites bouillir fort votre marmite, et prenant le bouillon toujours à l'endroit où il bout, afin d'éviter la graisse, versez-en un peu sur votre pain : vous le couvrez pour le laisser tremper. Au moment de servir, vous remplissez votre soupière et présentez vos légumes dressés à part sur une assiette.

POTAGE AUX CHOUX

Prenez la moitié d'un choux que vous faites blanchir avec un morceau de petit lard coupé en tranches, tenant à la couenne; ficelez le tout, chacun en son particulier; faites-les cuire à part dans une petite marmite avec le bouillon gras ordinaire. Quand votre choux et petit lard sont cuits, faites mitonner le potage avec de ce même bouillon et des croûtes de pain ; servez les choux autour du potage avec le petit lard ou à la bourgeoise simplement par-dessus; ayez attention de saler très peu le bouillon à cause du petit lard. Ceux de racines de navets se font de même; le céleri doit être blanchi plus longtemps.

RIZ AU LAIT

Faites crever votre riz dans le lait, avec un peu de sel et du sucre, auquel on ajoute ordinairement des jaunes d'oeufs et de la fleur d'oranger.

La proportion ordinaire est celle d'un quart de riz par litre de lait.

CONTE DU DIMANCHE

ARTICLE 2229 ET SUIVANTS...

Chapifou, couché dans le fossé, vit sortir du pavillon un petit homme brun, qui ferma la grille à double tour et s'en alla, vers la gare, avec un sac de voyage à la main...

Le mur était bas. Chapifou sut gré au propriétaire de ne l'avoir point tessoné il put, ainsi, le franchir sans mal, et se retrouva planté dans une corbeille, avec des tulipes et des jacinthes. Sous un hangar, Chapifou vit une échelle. Il l'appliqua contre la maison: elle touchait le toit. Chapifou, enchanté de la tournure que prenait l'affaire, se hissa, creva la lucarne d'un coup de talon et se laissa glisser à l'intérieur.

En touchant le plancher, il se tordit le pied. La douleur le fit asseoir sur un sac de pommes de terre, et il ne put se relever.

—C'est bête, dit-il.

Une lancination lui parcourait la jambe. Chapifou retira son soulier: il vit son pied enflé et violet. Il jura. La fichue aventure! Il était là, comme pris au piège, dans ce grenier qui sentait la pomme et le rat!

La journée passa. Chapifou—en geignant—frottait son pied malade... La nuit vint. Chapifou, qui avait faim, se traina vers le coin où les fruits, alignés comme les petites filles à l'école, offraient leurs joues rouges. Il mangea des pommes.

Au matin, il banda son pied avec sa ceinture, et pensa:

"Reviendra-t-il aujourd'hui? — Est-ce aujourd'hui que je serai pris?"

La fièvre le brûlait. L'homme devait être à Paris. Peut-être ne rentrerait-il que demain? Peut-être, aussi, ne monterait-il pas au grenier? Chapifou mangerait des oignons et des pommes jusqu'à ce qu'il soit guéri, et se sauverait ensuite... mais il pensa à l'échelle... Il pensa aussi à la corbeille piétinée, aux tulipes renversées comme des verres dont il aurait cassé les pieds délicats — et il eut soif.

* * *

Au bout d'une semaine Chapifou put descendre l'escalier, l'entorse n'existait plus, mais Chapifou se sentait encore trop faible pour partir...

Il fit du feu, mit à cuire des pommes de terre, fit griller du pain dur, et tira d'un buffet un litre de vin, du lard rance et des noix. Après ce repas, Chapifou se sentit mieux; l'envie de coucher dans un lit le chatouilla...

—Je partirai demain! dit-il.

Le lendemain, Chapifou s'éveilla sous la courtepointe de laine, et sourit, dans la glace de l'armoire, à son visage embroussaillé. Au creux d'un fauteuil vert, ses guenilles formaient un tas sordide. Chapifou leur substitua une chemise de flanelle, des chaussettes, une culotte, et mit une veste de chasse dont le velours flattait la main... En allant à travers la chambre, ses pieds s'enfoncèrent dans des pantoufles — naturellement...

Il revint à la cuisine, fouilla les placards, découvrit du café, du sucre, des pâtes... Il sortit. Des poules picoraient le fumier : Chapifou, au juchoir, leva quinze oeufs. Les lapins avaient rongé le clapier; deux pigeons roucoulaient sur la trémie. Dans le jardin, les tomates étaient comme de petites lanternes rouges ; les potirons, comme de gros lampions flavescents. Chapifou coupa des salades.

A petits pas, il fit le tour de la maison. Une voiture était arrêtée devant la grille. Chapifou s'aplatit derrière la corbeille.

—Pas de pain? cria une femme, la tête hors de la capote.

A travers les barreaux, Chapifou en prit quatre livres.

—C'est-y, dit la boulangère, que m'sieu Benoit vous a vendu sa maison?

—Oui, répondit Chapifou.

* * *

Dès lors, Chapifou en prit à son aise.

Il ouvrit les volets, fuma des pipes, et partagea ses loisirs entre la basse-cour et le jardin...

Les radis tiraient de terre une langue rose ; une poule s'étalait sur un lit mouvant de poussins ; aux arceaux, les grappes prenaient des tons dorés... Chapifou arrosait les choux, donnait le grain, taillait les arbres. Les voisins lui faisaient, au passage, des signes familiers.

Il était alerte, maintenant — et toujours sur ses gardes, M. Benoit pouvait revenir : Chapifou se sauverait par les champs... Mais M. Benoit ne revenait pas. Des mois passèrent... Chapifou, maintenant, fournissait les boutiquiers du pays. Ses oeufs s'étageaient — frais du jour — dans le panier de la crémière. A l'étalage du fruitier, ses poires, couchées dans l'ouate des caisses, attendaient le désir du passant...

Le soir, Chapifou, la pipe aux dents, lisait sous le berceau de clématites, ou faisait, au café, la partie de l'adjoint, en buvant des mazagrans...

L'année s'écoula; puis une autre... D'autres encore, dans le déroulement monotone des jours... Chapifou, qui prenait de l'embonpoint, menait une vie paisible et charmante. Il était sûr, maintenant d'user ses jours dans ce pays, dans cette maison. "Chapifou l'avait lu". Et quand un chemineau passait, sa besace à l'épaule, Chapifou lui trouvait une ressemblance avec M. Benoit...

* * *

Ce jour vint, pourtant, où M. Benoit poussa la grille. Chapifou ne l'avait pas revu depuis trente ans; il le reconnut à sa petite valise...

M. Benoit demanda:

—Que faites-vous ici?

—Et vous? dit Chapifou.

M. Benoit cria que c'était sa maison, qu'il le prouverait. Il agitait les bras, les yeux lui sortaient de la tête. La femme qu'il aimait l'avait quitté, s'était embarquée pour l'Amérique; il l'avait rejointe à Frisco. Elle rêvait d'aventure. Pour lui plaire, il s'était fait trappeur ; ils avaient vécu dans les bois, chassant l'ours et le chinchilla... Maintenant qu'elle était morte, il revenait. Cette maison était la sienne.

—Non, monsieur... fit doucement Chapifou, elle m'appartient!

De la bibliothèque, il avait tiré un livre; il l'ouvrit et ajouta:

—Connaissez-vous l'article 2279 du code civil, qui nous apprend que "possession vaut titre"? Et l'article 2262? (il le lut complaisamment) : "Toutes les actions, tant réelles que personnelles, sont prescrites par trente ans, sans que celui qui allègue cette prescription soit obligé d'en rapporter un titre ou qu'on puisse lui opposer l'exception déduite de la mauvaise foi."

—Tout de même ,glapit l'autre, il faudra que vous prouviez...

—Rien du tout! sourit Chapifou. Article 2268: "La bonne foi est toujours présumée, et c'est à celui qui allègue la mauvaise foi à la prouver"...

M. Benoit saisit, lui arracha le code. Ses yeux tombèrent sur l'article 2229. Il le rugit triomphalement:

"Pour pouvoir prescrire, il faut une possession continue et non interrompue, paisible, publique, non équivoque"... Je vous tiens! Suivez-moi chez le maire!

Chapifou haussa les épaules avec pitié.

—Le maire, dit-il, c'est moi!

Du coup, M. Benoit perdit pied; il recula jusqu'à la porte. Chapifou le suivit en brandissant le livre tutélaire. Son assurance s'augmentait de l'embarras du malheureux. Il osa le bousculer, et comme l'autre résistait encore mollement, Chapifou, soulevé d'une honnête indignation, lui cria:

—Allez-vous me f... le camp?... ou j'appelle les gendarmes!

Marcel ARNAC.

(Le "Courrier des Etats-Unis"...

Chansons canadiennes

L'imprimerie Nationale, 317, rue Saint-Joseph, Québec, est à préparer un nouveau chansonnier canadien-français qui sera prêt sous peu. Il renfermera 100 des meilleures chansons, retouchées, épurées et augmentées, avec musique. Prospectus sur demande.

PRESQUE IMPOSSIBLE DE SUFFIRE A LA DEMANDE POUR LE TANLAC

Malgré une production quotidienne de 36,000 bouteilles, l'on ne peut remplir les commandes des milliers d'agents.

40 CHARS VENDUS DANS JANVIER

Après avoir expédié 838,400 bouteilles de ce célèbre médicament, les laboratoires ont des commandes en avant encore pour 380,000 bouteilles.

Bien que les grands laboratoires du Tanlac à Dayton, Ohio, et à Walkerville, Ont., marchent à capacité depuis des mois, il a été physiquement impossible de suffire à la demande phénoménale et toujours croissante pour ce célèbre médicament.

Durant les dix premières semaines de l'année dernière, il s'est vendu un million, trois cent vingt-sept mille bouteilles de Tanlac, brisant ainsi tous les records de vente d'un remède breveté jusqu'à ce jour. Ce record paraît maintenant insignifiant, car les commandes reçues durant le mois de janvier ont atteint le chiffre étonnant de Un Million, Deux Cent Vingt mille bouteilles soit une augmentation d'environ cent pour cent sur les ventes à pareille période, en 1919.

Dire que le Tanlac est le médicament qui jouit de la plus grande demande au monde serait décidément très modeste; cela n'en donne pas même une idée d'un record tel que celui du Tanlac, et l'on estime sans exagération que les ventes pour l'année courante vont se chiffrer à environ de sept à dix millions de bouteilles.

L'on ne put expédier, durant le mois de janvier, que huit cent trente-huit mille bouteilles, et des milliers d'agents disséminés partout au Canada et aux Etats-Unis manquent de ce médicament depuis plusieurs semaines.

"Elle est Prodigieuse et Etonnante", dit l'un des plus gros commissionnaires du pays, en parlant de la demande qui existe pour le Tanlac.

"Le temps des miracles est passé, et nous savons aussi que dans le commerce des produits pharmaceutiques il n'y a pas de mystères insondables, mais la vente du Tanlac tient des deux", dit un autre grossiste qui a vendu au delà de 31 chars de Tanlac, ou une moyenne d'environ un char par mois, depuis qu'il a commencé à faire le commerce de ce médicament, il y a quelques années. Nous avons reçu des milliers de lettres et de télégrammes dans le genre de celle qui précède, mais par manque d'espace, nous ne pouvons faire allusion qu'à quelques-uns en passant.

La plupart des médicaments brevetés se vendent à la douzaine ou à la grosse; quelques-uns se vendent au gros en quantités de dix à vingt grosses; très peu se vendent en lots d'un char, et quand cela arrive, c'est dans le cas d'un gros commissionnaire en charge d'un territoire fort étendu. Le fait, par conséquent qu'un grand nombre de grossistes et commissionnaires au Canada et aux Etats-Unis ont une demande telle qu'ils placent des commandes, non d'un char, mais de deux à trois chars de Tanlac à la fois met d'autant plus en vedette la popularité du Tanlac.

C'est ce qu'il y a de plus remarquable au monde; cela ne s'était jamais vu auparavant dans le commerce des produits pharmaceutiques.

Pensez! Une seule firme pharmaceutique au détail qui a vendu au comptoir un tiers de million de bouteilles d'un seul médicament dans l'espace de seulement deux ans! Cela paraît incroyable, mais tel est le record établi par The Owl Drug Company, dans leurs pharmacies au détail de la côte du Pacifique.

Pensez! Une seule firme pharmaceutique, dans une ville de 200,000 de population, qui a vendu environ quatre-vingt-huit mille bouteilles de Tanlac, dans l'espace d'à peine quatre ans, ou une moyenne de plus de deux bouteilles par famille! Tel est le record du Jacob's Pharmacy, d'Atlanta.

Pensez! Une seule firme pharmaceutique qui a ordonné en une fois un char entier, soit vingt-trois mille quarante bouteilles, et qui a consenti à le payer comptant sur réception. Cette commande fut donnée par The Lewis K. Liggett Co., de Winnipeg, Canada.

Une grosse maison de détail Canadienne, G. Tamblyn, Limited, de Toronto, à placé récemment une commande pour cent grosses, se chiffrant à $10,800.00.

Les commandes de détaillants pour de cinquante à soixante-quinze grosses ne sont pas rares, et presque toutes les principales pharmacies achètent le Tanlac en quantités de dix à vingt-cinq grosses pour suffire à leurs besoins ordinaires.

Quand l'on termina les magnifiques laboratoires de Dayton, Ohio, et à Walkerville, Ontario, occupant ensemble soixante-dix mille pieds carrés de parquet et ayant une capacité totale de trente-six mille bouteilles par jour, l'on crut que la production suffirait amplement à la demande pendant des années à venir. Il appert, aujourd'hui, cependant qu'il va falloir augmenter les facilités de production afin de suffire à la demande toujours croissante, et cela bien qu'il y ait de cinquante à cent autres médicaments auxquels on prête les mêmes propriétés thérapeutiques.

Il y a maintenant cinq ans que le Tanlac est sur le marché, et le succès qu'il a obtenu est une preuve de sa valeur. Il est connu dans toutes les villes, tous les villages et tous les hameaux du continent américain, le Key West, en Floride, au Nord-Ouest canadien, où même les Indiens et les trappeurs en connaissent la valeur étonnante comme remède.

Sa popularité extraordinaire et toujours croissante est la plus grande preuve possible de son étonnant mérite. Il n'y a aucun médicament, quelque annoncé qu'il soit, qui ne pourrait se vendre, et continuer à se vendre, à établir des records d'année en année, s'il ne produisait de réels résultats.

Le Tanlac est composé des meilleures herbes connues de la science pour leurs propriétés curatives. La formule est en stricte conformité avec toutes les lois d'hygiène et d'alimentation provinciales, fédérales et d'Etat du Canada et des Etats-Unis, et quoique tout ce que l'on dit de la supériorité du Tanlac soit appuyé par des autorités compétentes, c'est le peuple lui-même qui a fait du Tanlac ce qu'il est. Des millions en ont fait usage et ont dit à des millions d'autres ce qu'il a fait pour eux.

C'est pourquoi le Tanlac est devenu une sensation dans le monde pharmaceutique américain.

Le Tanlac est maintenant en vente à Montréal dans les pharmacies du Dr Leduc; dans les phramacies de MM. Quenneville, Guérin et Bélanger; dans les pharmacies Jassbys; à Verdun, chez M. Henri-P. Fortin, et à Lachine, chez M. Henri LeCavalier, sous la direction personnelle d'un représentant spécial du Tanlac. (ann.)



ADRESSEZ A
HECTOR L. DERY
17 NOTRE-DAME EST
Tél. Main 3036. Montréal



Saint-Simon, duc et pair

Belle étude de M. René Doumic sur ce type du nouveau noble vaniteux.

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire de toutes les littératures, un écrivain à la physionomie et à la destinée plus singulières que celles de ce Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, dont peu de gens, même parmi les plus cultivés, ont lu d'un bout à l'autre les célèbres *Mémoires*, que tous connaissent néanmoins, et à qui tous s'intéressent, —voire passionnément, tant est passionnant cet homme étrange, pour peu qu'on l'approche. Pendant l'hiver qui précéda la guerre, M. Rene Doumic lui avait consacré un cours en huit leçons, qui eut un succès considérable à la *Société des Conférences;* puis, des événements plus actuels et plus tragiques avaient obligé le conférencier à garder dans un tiroir le manuscrit de ses études. Aujourd'hui pourtant que des jours calmes semblent revenus, M. René Doumic publie ses huit leçons en un volume qui vient de paraitre. Et c'est vraiment une occasion de parler encore une fois du "duc enragé", auquel nous devons au moins un des plus beaux monuments littéraires du génie français.

En Saint-Simon, disions-nous, tout apparait singulier. — Notez d'abord que c'est un homme du dix-septième siècle, qui vécut la plus longue partie de sa vie au dix-huitième, et dont l'oeuvre ne fut connue qu'au dix-neuvième. Il est officier sans beaucoup d'éclat et homme de cour sans grande importance sous Louis XIV. Il sort un peu de sa situation effacée sous la Régence, s'essaye alors à la conduite des affaires publiques, et n'y révèle du reste que des qualités naturelles médiocres. Après la mort de Philippe d'Orléans, il rentre définitivement dans l'ombre, dont, à proprement parler, il n'était jamais complètement sorti, se mêle peu à la société et pas du tout au mouvement philosophique du règne de Louis XV, et rédige dans sa solitude irritée ses terribles *Mémoires*. Et, pour le coup, ceux-ci vont décidément lui faire jouer dans le monde le rôle éminent auquel il avait aspiré avec une si furieuse ambition; seulement, ce sera plus de soixante-quinze ans après sa mort, à partir de 1829; et ce ne sera sûrement pas le genre de rôle qu'il eût souhaité.

Car vous noterez encore que la caractéristique essentielle du personnage se résume en un sentiment aristocratique farouche, un sentiment aristocratique poussé à un point que l'on ne rencontre d'ordinaire que chez les nouveaux nobles. Et c'est du reste son cas. Son père, page de Louis XIII, n'avait été élevé à la dignité ducale et à la pairie qu'en 1635, vingt ans avant la naissance de l'auteur des *Mémoires* et Tallemant des Réaux veut bien nous raconter l'origine de sa fortune: "Le roi, dit-il, prit amitié pour Saint-Simon, à cause que ce garçon lui rapportait toujours des nouvelles de la chasse, qu'il ne tourmentait pas trop ses chevaux, et que, quand il portait son cor, il ne buvait point dedans". De son côté, le poète Malherbe nous fournit son témoignage: "Vous avez su, écrit-il à un de ses amis, le congé donné à Baradat: nous avons un sieur Simon, page de la même écurie, qui a pris sa place". C'est pourquoi le fils du "sieur Simon" affirme sortir d'une famille qui remonte à Charlemagne; et, quand il s'agit des privilèges de sa caste, son intransigeance devient féroce.

Au fond, s'il est dur pour Louis XIV; si, tout en lui accordant en dix lignes une constante fermeté d'âme, il lui reproche abondamment "son esprit au-dessous du médiocre", son ignorance, son égoisme, son insensibilité, son orgueil, jusqu'au mauvais goût et à la laideur de ses somptuosités architecturales; s'il relève avec une rigueur impitoyable le scandale de ses moeurs, en dépit de l'indulgence étonnante qu'il montrera ensuite pour celles du Régent; si, en ce qui concerne Mme de Maintenon, sa haine ne connait plus de limites et se traduit en une cascade permanente d'invectives, qui nous prouve, entre parenthèse, que le ton parfois un peu monté de certains de nos journaux contemporains pourrait se recommander de précédents illustres; s'il traite "la Maintenon" de veuve à l'aumône, de vieille sorcière, de fée, de femme publique, de fumier, d'amphibie, et autres gentillesses, c'est que, au fond, il considère le roi comme insuffisamment pénétré de traditions aristocratiques et conservatrices, enclin aux idées subversives et compromettant pour l'ordre de choses établi, ou au moins pour l'ordre de choses qui devrait être établi.

Quant à Mme de Maintenon, inutile de souligner les motifs qui peuvent déterminer l'âcreté de la bile de son endiablé historiographe; elle est d'extradition plus que modeste; son père, Constant d'Aubigné, mais très petit gentilhomme déclassé et tombé dans la crapule, avait épousé pendant un de ses nombreux séjours en prison, la fille de son geôlier; c'est de cette union d'un hobereau criminel et d'une femme du bas-peuple qu'était née la future marquise; puis, dans son enfance misérable, celle-ci avait gardé les dindons; puis, à seize ans, elle avait épousé un poète plus que quadragénaire et cul-de-jatte, le fameux Scarron, et elle avait vécu avec lui dans un milieu de pure bohème littéraire; puis, elle avait été choisie par Mme de Montespan pour élever les bâtards royaux... Avec ce que nous savons du caractère de Saint Simon, on s'explique le degré de frénésie où devait monter son âme au spectacle de cette institutrice des enfants d'un faux ménage, devenant, en fait, à cinquante ans, reine de France, et symbolisant ainsi avec éclat la propension de Louis XIV à s'encanailler.

Il est vrai, comme nous l'avons rappelé en passant, que la rigidité du moraliste et l'intransigeance de caste du grand seigneur s'adoucissent d'une faon manifeste et, au premier abord, assez étrange à l'égard du Régent. S'il y avait scandale dans les amours du Roi Soleil, — et nul ne songe, sur ce point, à plaider l'acquittement, — on aurait peine, néanmoins, à considérer la tenue de son neveu comme marquant un heureux retour au culte des vertus familiales. Et si Louis XIV ne donna pas à ses ducs et pairs, dans les conseils du gouvernement, la place à laquelle ils avaient droit, on ne voit guère que son successeur au pouvoir les ait sensiblement mieux traités lorsqu'il choisissait pour ministre un cardinal Dubois. Cependant, à partir de 1715 jusqu'à 1723, l'aigreur du mémorialiste persiste assurément, et l'on ne l'imagine d'ailleurs pas susceptible de vivre avec une mentalité autre que celle du mécontentement chronique; mais cette aigreur est à doses moins concentrées. Et l'on se demande pourquoi. Et le soupçon d'un peu de pharisaïsme vous traverse l'esprit. Soupçon injuste, d'ailleurs! Car l'animosité contre le roi est aussi sincère que la demi-bienveillance pour le Régent.

C'est que, tout en reconnaissant à Saint-Simon d'immenses et multiples mérites, il ne faut pas lui demander des qualités de logique; on doit le classes parmi les êtres de sentiments passionnés et de sensations violentes, pas du tout parmi les hommes dont la raison raisonnante inspire les pensées et les actes; il possède un système nerveux de premier ordre et un cerveau moyen; sa sensibilité le domine. Or, Louis XIV se montre distant avec lui, comme d'ailleurs avec tout le monde, l'invite à peine deux fois, au moment du coucher royal, à l'honneur de tenir le bougeoir, lui adresse même au besoin des admonestations, non pas sévères, mais légèrement hautaines: Mme de Maintenon, de son côté, parce qu'elle sait que le roi n'aime pas qu'elle se mêle des affaires de l'Etat, et que, en effet, elle ne s'en *mêla point, répond toujours mollement* aux sollicitations ou aux suggestions du courtisan le plus agité qui ait jamais hanté les appartements de Versailles. C'est assez pour que le colérique personnage se juge offensé, se figure être la victime d'une disgrâce arbitraire, invente contre ses intérêts on ne sait quelle conjuration générale et permanente; et comme ce vague candidat au délire de la persécution a en même temps du génie, on devine avec quelle acuité de vision il perçoit et il peint les faiblesses, les erreurs ou les tares de ses persécuteurs imaginaires. et comment il les abreuve loyalement des accusations les plus outrageantes.

Auprès de Philippe d'Orléans, rien de semblable. D'abord celui-ci, ausitôt maître de la situation rend immédiatement le contre-pied du régime institué par le monarque défunt; à vrai dire, ce sera rarement pour l'améliorer; mais enfin casser le testament de son prédécesseur, quand il déloge les bâtards du rang, exorbitant en effet, où les avait élevés leur père, quand il éloigne Mme de Maintenon, toutes mesures auxquelles collabore Saint Simon, celui-ci savoure en exultant les délices de la revanche. Ensuite, ce n'est plus lui qui reçoit des remontrances du maître; il passe au contraire son temps à lui en voyer, selon sa propre expression des "râtelées" furibondes, le chapitre et le gourmande sans cesse sur tout et à propos de tout, lui reproche d'être trop débonnaire, et oublie que, faute de cette débonnaireté, on ne supporterait pas ses impérieuses algarades.

Et puis, non seulement on l'écoute, mais on accepte ses avis: et il s'en montre tout fier et tout heureux: par exemple, il fait des mariages, et ceux-ci tournent en catastrophes; ou bien, pour obéir aux conseils de morale prodigués par son confident et ami, le Régent congédie sa maitresse, la comtesse d'Argenton, qui l'accablait de scènes véhémentes, qui lui donnait des coups de pied et qui a pour remplaçante immédiate une fille d'opéra et le conseilleur arbore glorieusement ce succès de son intervention; ou bien encore il provoque des réformes, comme l'institution des Conseils, et, après trois ans d'une expérience désastreuse, on est contraint de retourner aux anciens usages. Et puis enfin, sous le nouveau régime, Saint-Simon dont on commencait peut-être à trouver la turbulence un peu encombrante, fut envoyé comme ambassadeur en Espagne pour une courte mission d'apparat. Il en revint l'âme enchantée: "C'était, dit M. René Doumic, la première fois de sa vie." Et cet enchantement n'eut du reste pas de lendemain.

Pour que, cependant, il pardonne beaucoup à la Régence, alors qu'il ne pardonnait rien au règne précédent, c'est assez que sa vanité nobiliaire soit chatouillée par l'importance qu'on lui laisse se donner, et par le ton de camaraderie familière qui préside à ses relations avec le duc d'Orléans: il a alors l'impression que sa pairie n'est plus un vain mot: il se sent l'égal du souverain: il réalise son rêve... En somme, on pourrait presque le définir tout entier en le présentant comme la dernière incarnation du conflit séculaire entre le roi et ses grands vassaux; afin d'affirmer ses droits il ne peut plus, comme le duc de Bourgogne au quinzième siècle, commander des armées rebelles: il ne peut plus, comme au seizième, entretenir des guerres de religion; il ne peut plus, comme au dix-septième conspirer contre le cardinal-ministre ou susciter les émeutes de la Fronde; mais il peut encore goûter la postérité sous la forme d'innombrables volumes qu'il écrit infatigablement avec une plume trempée dans le vitriol et qui seront sa vengeance posthume. D'ailleurs, par un miracle paradoxal des choses d'ici-bas, ce dernier grand vassal fut le seul qui sortit victorieux de la lutte.

Pas un révolutionnaire n'a en effet aussi bien réussi que ce fougueux aristocrate et cet acharné conservateur à annihiler en France la monarchie, les institutions, les idées, la mentalité monarchiques, et à favoriser l'avènement de la démocratie. A partir du moment où l'oeuvre de Saint-Simon entre dans le domaine public, le jacobinisme s'y précipite comme à une source inépuisable d'arguments péremptoires en faveur des doctrines modernes. Le prestige même de Voltaire ne suffit pas à contre-balancer la vogue des *Mémoires;* ceux-ci deviennent le véritable témoignage historique sur le grand roi, sur son temps et sur son entourage, tandis qu'on se débarrasse du *Siècle de Louis XIV*, en ravalant ce livre à un acte de courtisanerie dont on doit sourire. Michelet et son école sont saturés des diatribes ducales et en extraient leur conception critique de la royauté française sous sa forme dernière. Saint-Simon en arrive ainsi, comme nous le disions, à jouer un rôle politique actif dans notre histoire, mais pas précisément celui qu'il aurait voulu.

Cet instrument d'un destin facétieux n'aboutit du reste jamais, sur le terrain des réalisations, qu'à des résultats exactement contraires à ceux qu'il visait; il abaisse ce qu'il cherche à élever et élève ce qu'il cherche à abaisser. Et quand, pour une fois, il réussit dans une de ses entreprises, à savoir d'assurer la gloire de son nom et de sa famille, encore faut-il que cette gloire soit d'une qualité qui aurait mis le comble à son exaspération congénitale. Du plus profond de son coeur, il méprisait les littérateurs; il estime exorbitant que "Arouet, fils d'un notaire qui l'a été de son père", soit devenu "une manière de personnage dans la république des lettres et même une manière d'important parmi un certain monde"; or, c'est précisément à côté du dit Arouet et de ses émules de "la république des lettres" que le superbe gentilhomme force les portes de la postérité; sa carrière d'homme d'Etat sous la Régence ou de diplomate en Espagne n'y aurait incontestablement pas suffi. Mais s'il eût pu prévoir une pareille dérogeance, qu'aurait-il pensé?

Et pourtant, ce n'eest bien que comme écrivain, et pas même comme historien, mais comme romancier, que l'avenir le classera au nombre des plus grands. Sainte-Beuve, sans la moindre intention ironique, avait déjà remarqué que, en 1829, la première édition complète des *Mémoires* avait été "le plus beau succès depuis celui des romans de Walter Scott". M. René Doumic adopte à son tour le même point de vue; seulement, au lieu de faire le rapprochement avec Walter Scott, il le fait avec Balzac et Shakespeare, ce qui pourrait bien être tout de même une louange un peu écrasante. Que Saint-Simon possède, en tant que peintre de portraits et évocateur de certaines scènes tragiques ou comiques, une puissance de relief et une vigueur de style que ne surpassent pas l'auteur du *Père Goriot* ou celui d'*Hamlet*, c'est possible. Qu'il n'ait cependant ni leur fécondité d'invention créatrice, ni la souplesse infinie de leur imagination, ni surtout l'ampleur de leur vision et la profondeur de leur pensée, c'est certain.

Il a peut-être édifié, lui aussi, une "Comédie humaine"; mais l'édifice est de proportions beaucoup moins vastes que celui de Balzac; il est même, à la vérité, réduit à une seule catégorie de types; en dehors des monstres odieux ou grotesques, rien; Balzac n'a jamais passé pour enclin à voir l'humanité en beau; il ne l'a pourtant point rageusement envisagée, au physique et au moral, sous l'angle exclusif d'une collection de phénomènes tératologiques. Or, c'est le tort de Saint-Simon. Seulement, pour qu'il n'eût point ce tort, il aurait fallu que le tempérament, d'un personnalisme poussé jusqu'à la frénésie maniaque où s'alimentait son génie, fût d'une nature tout autre; et, si son tempérament avait été d'une nature tout autre, Saint-Simon ne serait pas Saint-Simon, c'est-à-dire une graine de romantique en avance d'un siècle et demi, une sorte de démolisseur supérieur et inconscient...

A la perfection d'une oeuvre comme la sienne, une nuance de névrose anarchique était en effet nécessaire et cette nuance très perceptible d'anarchisme ne manque pas aux *Mémoires*... Peut-être même est-ce une des raisons pour lesquelles, au dix-neuvième siècle, ils ont enchanté la secrète perversité de nos âmes, et ils continuent, au vingtième, à l'enchanter encore.

Maurice SPRONCK.

Le "Journal des Débats".

L'esprit français

Le directeur d'une maison d'aliénés, mort maintenant, faisait visiter ses pensionnaires à un ami.

—Celui-ci, dit-il, c'est un pauvre diable qui a perdu la raison parce qu'il aimait une femme qui en a épousé un autre.

—Il a l'air assez tranquille. Et celui-là, à côté, qui paraît absolument fou furieux?

—Celui-là, c'est... l'autre.

Le record des mariages en France

Il semble appartenir à une famille de Saint-Jean-Delnous, petite commune de l'Aveyron. Mme veuve Rayssac, qui habite cette commune, a trois fils et deux filles. Elle vient de les marier le même jour, tous les cinq.

THE OTHER SIDE OF THE MEDAL

To the English readers — News and information the press and the news agencies at large hide from their patrons.

NEWS LETTER OF THE FRIENDS OF IRISH FREEDOM NATIONAL BUREAU OF INFORMATION

OLD IRELAND

Far hence, amid as isle of wondrous beauty,
Crouching over a grave, an ancient sorrowful mother,
Once a queen—now lean and tatter'd, seated on the ground,
Her old white hair drooping dish-evel'd round her shoulders;
At her feet fallen an unused royal harp,
Long silent—she too long silent—mourning her shrouded hope and heir;
Of all the earth her heart most full of sorrew, because most full of love.

Yet a word, ancient mother;
You need crouch there no longer on the cold ground, with forehead between your knees;
O you need not sit there, veil'd in your old white hair, so dish-evel'd;
For know you, the one you mourn is not in that grave,
It was an illusion—the heir, the son you love, was not really dead;
The Lord is not dead—He is risen again, young and strong, in another country;
Even while you wept there by your fallen harp, by the grave,
What you wept for was translated, pass'd from the grave,
The winds fovar'd, and the sea seail'd it,
And now with rosy and new blood,
Moves to-day in a new country.

Walt WHITMAN.

* * *

Cardinal Logue in his Lenten pastoral to the diocese of Armagh says: "Not within living memory can we find in Ireland such calamitous conditions as exist at present — drastic repression on one side and retaliation on the other, a military regime rivaling in severity even that of countries under the most pitiless autocratic government, vindictive sentences out of all proportion to alleged transgressions, letters cachet or arbitrary arrests more frequent than in prerevolutionary France, deportations such as raised a wild cry of reprobation against Germany when it was in military occupation of Belgium. These and similar act of power cannot fail to create exasperation, recklessness, despair and general desorder."

The vicious attack by George Creel on Justice Daniel F. Cohalan, uttered at Boston, Sunday, February 8th, and given wide circulation in the daily press, is additional conclusive evidence that a definitely planned scheme is being worked out with the object of undermining, if possible, the great leadership of Justice Cohalan. The Fox attack before the U. S. Foreign Affairs Committee, the attack by Rathom, editor of the Providence Journal, and the "Savoyard" letters published in Southern newspapers, concentrating bitter, falsified statements, are also a part of the scheme. Creel was forced by the audience of Bostonians (the address was delivered before a non-Irish forum) to withdraw his definition of Justice Cohalan as a "traitor" to America. There is no man in America to whom America and Ireland owes more than to Justice Cohalan. His unflinching Americanism, and his unwavering determination to protect American liberty and traditions and his efforts to have America aid in winning freedom for Ireland, have time and again brought down on his head bitter, vicious and deeply-plotted attacks. When Creel, during the period of the war in his capacity of distributor of official war information, put into circulation statements calculated to make it appear that Justice Cohalan was not a patriotic American, the purpose of Creel failed miserably. Practically all the great newspapers refused to credit the stories emanating from Creel's government bureau at Washington The New York Mail and Express was an exception. Justice Cohalan sued for libel, and the Mail and Express, on December 2, 1918, published an apology and gave judgment of 85,000 to Justice Cohalan, covering counsel's services and expenses. Creel's attack was mean, despicable and prompted by a purpose that condemns it author as one who, in order to gain his object, will resort to anything. America knows Justice Cohalan as a great American, a citizen of highest ideals, a jurist of pre-eminent qualifications and a leader who knows not fear. The British and the anti-Irish critics who would seek to destroy Justice Cohalan always fail. The truth always prevails. Creel has sought, by writing a book, to establish himself as a friend of Ireland. On the strength of the book he has essayed time and again to attack those who have been Ireland's best firends in America. For what purpose? The answer is obvious. Well migh' George Washington's advice (written at Mt. Vernon, 1788) be quoted again in relation to Creel and Justice Cohalan. Washington wrote:

"Patriots of Ireland! Champions of liberty in all lands! Be strong in hope! Your cause is identical with mine. You are caluminated in your day; I was misrepresented by the loyalists of my day. Had I failed, the scaffold would be my doom. But now my enemies pay me honor. Had I failed I would have deserved the same honor. I stood true to my cause, even when victory had fled. In that I merited success. You must act likewise."

Justice Cohalan stands true to the cause. A thousand Creels cannot swerve him. Justice Cohalan follows in the footsteps of Washington, and, as with Washington, the day will soon dawn phen Justice Cohalan's enemies will also "pay him honer."

The weekly edition of the Manchester Guardian for January 27th, was en Anglo-American edition. The interests to be served by this very elaborate edition were all English, and the main if nor the only purpose of the number was to point out the many ways in which America might be made to promote the ends and aims of England. As might very naturally be expected the Irish Question came in for more than passing notice. The Right Hon. Viscount Bryce and Sir Horace Plunkett, the former incidentally, the latter in a special article, undertook to tell Americans what to think about Ireland and Irish affairs. Both writers turned their remarks to the general note running through the entire production, namely a piteous plea for a better understanding between the two countries. Of the two, the titled Scothman is, if anything, a little more lacrimose than his Anglo-Irish colleague. The title of the Jeremiad by the former English Ambassador is: "Does America realize what Europe is today?" His answer is NO! Decidedly No! The reason is that Americans are usually ignorant about most things that go on in Europe and the present instance is nothing exceptional. Speaking of the relative grasp on world affairs by Englishmen and Americans, Viscount Bryce in his most condescending manner says: "some things familiar to us are unknown to them." Among these things about which no light has been vouchsafed to Americans is Ireland. "They (Americans) have not graped the fact that the 'Irish Question' is no longer one between Gerat Britain and Ireland but between sections of the Irish people in Ireland." Presumably the Right Honorable Viscount Bryce is writing in a serious vein. Yet he can make a statement such as this in full knowledge of the fact that the settlement of the Irish Question was rendered impossible in 1914 not by Irishmen, not by the majority of Englishmen, but by a set of Junkers, who belong to the same class as the Honorable James himself, and who set as defiance the Democracy of England in organizing a supposed army in the North of Ireland. The Thesis of the well-known specialist on all things that come out of the earth, if not on all things that happen on the earth, is that Ireland is "The spoke in the Anglo-American Wheel." And if there is any body who can remove the Spoke he is the boy to do it. All that Sir Horace has to say is very well said, as it ought to be seeing that it has been said so often. There are all the familiar references to forty years acquaintance with America, to the overworked 'competent observers' (whoever they are), to "moderate men" in Ireland, England and America, the same inability to grasp the facts of American political life and the same Inability to grasp or the deliberate purpose to misrepresent the aims of Republican Ireland. Sir Horace says he is opposed to an Irish Republic. Such a statement is entirely unnecessary. The miracle would be if he or any of his class could bring themselves to see anything commendable in a Republic anywhere.

Of the Irish problem Wendell Phillips said that the only solution is "the separation of the two Islands, and giving Ireland to the Irish." ("Ireland and the Presidents," by J. X. Regan, M. A.)

Under the heading "Traitor's to Ireland," Brann's Iconoclast, (Chicago,) edited by the Windles, who are not Catholics, makes one of the most severe attacks upon the Carson delegation that has come from the pen of an American editor. It is something that every lover of freedom should read. We quote from the lengthy article briefly:

"Five Irish traitors from Ulster spoke at the Medinah Temple, Chicago, Monday evening, January 19. They came to this country on a mission of hatred, for the British government. * * * They came to America to uphold the power that put Robert Emmet to death and in 1916 executed Pearse and McDonough for the crime of patriotism. * * * Think of attacking the right of "self-determination" to the tune of "The Star Spangled-Banner"! Imagine men extolling the Union Jack to the tune of "America" — "land where my fathers died" — died fighting that self-same black emblem of British despotism! Conceive if you can the unspeakable hypocrisy of people who damn patriotic Irishmen, because they demand independence and freedom for Ireland, singing—

"Let music swell the breeze,
And ring from all the trees,
Sweet Freedom's song;
Let mortal tongues awake,
Let ALL that breathe partake,
Let rocks their silence break,
The sound prolong."

"Then when the patriots of Egypt India and Ireland offer to accept the invitation — when they attempt to partake — England not only denies them their God-given share in Freedom, but sends them a General Dyer or a General French, to answer their prayers with gatling guns. * * * Belgium suffered to be sure — suffered the horrors of war — for four long years, but her oppressors did not commit one infringement of liberty nor perpetrate a single atrocity, that is not paralled in the story of British rule in Ireland. But instead of four years or even four centuries, Ireland has suffered this Hunnish treatment for seven hundred years. The Ulster traitors want America to help England make it Eternal. What Ireland has suffered at the hands of Great Britain cannot be told in human speech. To find terms that would fully express the agony of Erin one would have to descend into Hell and wring from the lips of fire words born of unutterable woe — expressions fashioned in the red forge of ultimate damnation, and these might do justice to British brutality, but I doubt it. Still the Irish traitors from Ulster sang:

"From every mountain side
Let freedom ring."

Rev. Richard Roberts, pastor of the Church of the Pilgrims in Brooklyn, New York, is an obviously impartial observer who went to Ireland to try to find out some things for himself. As a result of his observations he characterizes the mission of the Carsonite deputation in this country as an attempt to state a fictitious issue. The quotation which follows is a part of Mr. Robert's article entitled "Irish Nights" which appeared in The Nation (New York) of January 31, 1920. "I do not suggest that these gentlemen from Ulster think it is a fictitious issue. Even among the younger generation in Ulster it is a moribond issue. In the rest of Ireland it is as dead as Queen Anne. I am unimpeachably Protestant and anti-clerical. I have no illusions about the Vatican and the Curia. * * * It is well known that the people who have the pull at the Vatican today are the English Catholics — the Howards, the Talbots and the like; and these people are incorrigibly Unionist almost to a man. And these are the strange bed-fellows of the Protestant deputation from Ulster. Let it not be supposed when I speak in this way that I have any animus against Roman Catholics or the Catholic Church. I am only saying what numbers of Catholics are saying, what some Catholics have said to me. It is sometimes urged against Sinn Fein that it has numbers of young priests in its membership. Of course it has; and there is as great a gulf between these young priests and the older Irish priesthood as there is between some of the younger Protestant ministers in Ulster and the members of the deputation from Ulster now in this country. What is afoot in Ireland today is not the old controversial religious issue. In the Sinn Fein movement, that issue is utterly dead, killed by a great creative vision The yeast that is in Ireland is the awakening of a race and its struggle to be free to recover and to develop its own characteristic and rich racial culture. The Ulster deputation is flogging a dead horse, and the net effect of its propaganda is to perpetuate a harsh and irreligious imperialism."

It is to be regretted that "The Texas Outlook", which seems to be the official organ of the Texas State Teachers' Association, should, in its "News, Notes and Comment" department, inject the false religious issue into a discussion of the Irish situation. The writer of these notes has been misled by the British propaganda with which America is flooded. The Friends of Irish Freedom National Bureau of Information invites correspondence from members of the Texas State Teachers' Association who desire to make an unbiassed study of Ireland's case for independence. They may reach this Bureau by adressing 1051 Munsey Building, Washington, D. C.

What do the Carsonites, who are trying to convince America that there is a sharply drawn religious question in Ireland, say about the arrest of Robert Barton, Minister of Agriculture in President de Valera's Cabinet? Barton is a Protestant.

And now the American press is speaking of Lady Astor as "The American M. P." Is Cecil Rhodes' plan of an Anglo-American Parliament sitting at Westminster come true?

Le Temps, the semi-official organ of the government at Paris has shown a spirit of fair play that might well serve as a model for some of our American newspaper editors. Although Le Temps is known as one of the most conservative dailies in France, despite its well known connection with the government, it has shown an eagerness to set right any wrong presentation of facts and to give a hearing to both sides in the Irish question which is wholly commendable. During the month of January, Le Temps published a communication giving the "opinion of an English person" on the present issues in Ireland. The unfairness of this English presentation of the case moved the delegates of the Irish Republic in Paris to send a communication to Le Temps, stating in clear and moderate terms the true aspects of the situation. This communication was printed in full in Le Temps of January 31, 1919. The position accorded it was equally as prominent as that given the original communication. Americans of Irish blood ask no more than this—a fair presentation of both sides of the case. A large majority of American editors have given and continue to give this bare justice at least to the Irish question. But there still come to our attention occasional examples of bias and of partisanship which brings disgrace to the best spirit of Americanism.

* * *

Some of our friends seem surprised that Ireland is not now ready to accept the recent English offer for a form of Home Rule. The well-known English writer, Mr. G. K. Chestertown gives them a very good answer in the following: "They," (the Irish) he tells us, think of rich and poor in the manner that is as old as the world: the manner of Ahab and Naboth. It matters little in a peasant society whether Ahab takes the vineyard privately as Ahab or officially as King of Israel. It will matter as little in the long run, even in the other kind of society, whether Naboth has a wage to work in the vineyard, or a vote that is supposed in some way to affect the vineyard. What he desires to have is the vineyard; and not in apologetic cynicism or vulgar evasions that business, but in thunder, as from a secret throne comes the awful voice out of the vineyard; the voice of this manner of man in every age and nation: 'The Lord forbid that I should give the inheritance of my fathers unto thee'."

* * *

The "Stage Irishman" has passed, thanks to the zealous efforts of the Irish Societies throughout the country. And now the Moving Picture concerns seem to think that they must place on the screen pictures offensive to the Irish race. That they have made a mistake in so thinking was unmistakably shown in San Francisco recently when "Kathleen Mavourneen" was presented at the Sun Theatre in that city. Notwithstanding the fact that a protest had been registered prior to the performance no change was made in the film. Several young men in the audience took a hand in the matter and put the operating machines out of business. The usual stage trick of showing farm animals "in the parlor" was depicted. The name "Kathleen Mavourneen" which appeals perhaps more than any other name to the Celtic heart is robbed of its charm by being connected with this film production. Watch the silent drama as a Propagandist.

Lord Ashbourne, speaking in the House of Lords, June 27, 1918, said: "We must face this question in a positive way. The fact that we are a nation in Ireland; the fact that Sinn Fein is there; the fact that we have a language; and the fact that the Irish movement is going on, guarantee that whatsoever happens we shall be there to create a situation. It does not matter what you do to our representatives at Westminster; you may have that representation if you like, there will be a sufficient nucleus to take advantage of any confusion — and there must be confusion in modern conditions. The result will be that if you do not settle the Irish question you will unsettle the English constitution. All I want to do is to warn you or any who thinks that Ireland can be dealt with by a systematic repression, even if you call it resolute government, without any attempt at remedial legislation, that you are creating a terrible situation for this country and for the British Empire. THIS COUNTRY WILL BE PARALYZED AND THE EMPIRE WILL BE DISMEMBERED BEFORE IRELAND SUBMITS TO A PERMANENT STATE OF OPPRESSION."

* * *

The Pittsburg Post, commenting on the cabled dispatches of the Schleswig Plebescite which indicated that the people of that territory desire to part company with Prussia, remarks: "Here is a severe indictment of German Rule. No more striking demonstration of the Teuton's unfitness to exercise sovereignty over alien peoples could be asked than the fact that, after so many years of subjection to Prussia, a large part of the people of Schelswig have not been Germanized, but still remain loyal to Denmark. * * * That the people of Schleswig desire to become Danes again is the strongest kind of testimony that German government has been obnoxious." The editorial writer of the Post seems to have hit the nail on the head. Now, please, won't he apply this same reasoning to Ireland and write an editorial on it?

* * *

The Irish Bond Certificate drive in Pennsylvania is setting a pace that will keep other states busy in following. A large part of Pennsylvania's success is due to the admirable publicity work which has been carried on systematically in every corner of the State. John B. Geraghty of the Irish Press, Philadelphia, director of Bond certificate publicity, inaugurated a regular news service for county chairmen, supplying them almost daily with short, pithy articles on Ireland's commercial and industrial opportunities, to develop which the money raised in the drive is to be used.

* * *

Bernard Shaw, contributing to a symposium on Egypt in the "Africa and Orient Review" (London), produces this gem: "The time is always ripe for the restoration of a nation's liberty from the point of view of the nation. It is never ripe, and never will be ripe, from the point of view of the invader. When the British pledged themselves to evacuate Egypt, the Egyptians should have asked them to fix a date. The date at present contemplated is the Day of judgment.

* * *

Don't Throw This Away. Pass It Along to a Friend.

AVIS PUBLIC

AUX MUNICIPALITÉS, CORPORATIONS, COMPAGNIES A FONDS SOCIAL, ETC.

Nous pouvons imprimer dans nos ateliers fin de siècle vos obligations, certificats d'actions, formules de lettres, notes, registres, etc., etc., avec titres, textes, etc., rédigés en EXCELLENT FRANÇAIS (pas en "Parisian French") et en BON ANGLAIS.

L'Imprimerie Populaire (Limitée)

Éditrice du "Devoir" et du "Nationaliste"

43, RUE SAINT-VINCENT.

Le journal est imprimé au No 43 rue Saint-Vincent, à Montreal, par l'IMPRIMERIE POPULAIRE (à responsabilité limitée). J. Cartier, gérant.

Feuilleton du NATIONALISTE

ROBUR-LE-CONQUÉRANT

Par JULES VERNE

3 (Suite)

Evidemment, ce Robur s'était douté de ce qui allait se passer au club; il prévoyait les colères que son attitude provoquante devait soulever, il avait placé à la porte quelques-uns de ses bandits pour lui prêter main-forte. Quand nous avons quitté la rue Walnut, ces sbires nous ont épiés, suivis, et, lorsqu'ils nous ont vu imprudemment engagés dans les avenues de Fairmont-Park, ils ont eu la partie belle.

—D'accord, répondit Phil Evans. Oui ! nous avons eu grand tort de ne pas regagner directement notre domicile.

—On a toujours tort de ne pas avoir raison," répondit Uncle Prudent.

En ce moment, un long soupir s'échappa du coin le plus obscur de la cellule.

"Qu'est-ce cela? demanda Phil Evans.

—Rien !... Frycollin qui rêve."

Et Uncle Prudent reprit :

"Entre le moment où nous avons été saisis, à quelques pas de la clairière, et le moment où on nous a jetés dans ce réduit, il ne s'est pas écoulé plus de deux minutes. Il est donc évident que ces gens ne nous ont pas entraînés au delà de Fairmont-Park...

—Et l'ils l'avaient fait, nous aurions bien senti un mouvement de translation.

—D'accord, répondit Uncle Prudent. Donc il n'est pas douteux que nous soyons enfermés dans le compartiment d'un véhicule, — peut-être un de ces longs chariots des Prairies, ou quelque voiture de saltimbanques...

—Évidemment ! Si c'était un bateau amarré aux rives de la Schuylkill-river, cela se reconnaîtrait à certains balancements que le courant lui imprimerait d'un bord sur l'autre.

—D'accord, toujours d'accord, répéta Uncle Prudent, et je pense que, puisque nous sommes encore dans la clairière, c'est le moment ou jamais de fuir, quitte à retrouver plus tard ce Robur...

—Et à lui faire payer cher cette atteinte à la liberté de deux citoyens des Etats-Unis d'Amérique !

—Cher... très cher !

—Mais quel est cet homme ?... D'où vient-il?... Est-ce un Anglais, un Allemand, un Français...

—C'est un misérable, cela suffit, répondit Uncle Prudent. — Maintenant, à l'œuvre !"

Tous deux, les mains tendues, les doigts ouverts, palpèrent alors les parois du compartiment pour y trouver un joint ou une fissure. Rien. Rien, non plus, à la porte. Elle était hermétiquement fermée, et il eût été impossible de faire sauter la serrure. Il fallait donc pratiquer un trou et s'échapper par ce trou. Restait la question de savoir si les bowie-knifes pourraient entamer les parois, si leurs lames ne s'émousseraient pas ou ne se briseraient pas dans ce travail.

"Mais d'où vient ce frémissement qui ne cesse pas ? demanda Phil Evans, très surpris de ce frrrr continu.

—Le vent, sans doute, répondit Uncle Prudent.

—Le vent?... Jusqu'à minuit, il me semble que la soirée a été absolument calme...

—Évidemment, Phil Evans. Si ce n'était pas le vent, que voudriez-vous que ce fût ?"

Phil Evans, après avoir dégagé la meilleure lame de son couteau, essaya d'entamer les parois près de la porte. Peut-être suffirait-il de faire un trou pour l'ouvrir par l'extérieur, si elle n'était maintenue que par un verrou, ou si la clef avait été laissée dans la serrure.

Quelques minutes de travail n'eurent d'autre résultat que d'ébrécher les lames du bowie-knife, de les épointer, de les transformer en scies à mille dents.

"Ça ne mord pas, Phil Evans?

—Non.

—Est-ce que nous serions dans une cellule en tôle?

—Point, Uncle Prudent. Ces parois, quand on les frappe, re rendent aucun son métallique.

—Du bois de fer, alors?

—Non ! ni fer ni bois.

—Qu'est-ce alors?

—Impossible de le dire, mais, en tout cas, une substance sur laquelle l'acier ne peut mordre."

Uncle Prudent, pris d'un violent accès de colère, jura, frappa du pied le plancher sonore, tandis que ses mains cherchaient à étrangler un Robur imaginaire.

"Du calme, Uncle Prudent, lui dit Phil Evans, du calme ! Essayez à votre tour."

Uncle Prudent essaya, mais le bowie-knife ne put entamer une paroi qu'il ne parvenait même pas à rayer de ses meilleures lames, comme si elle eût été de cristal.

Donc, toute fuite devenait impraticable, en admettant qu'elle eût pu être tentée, la porte une fois ouverte.

Il fallut se résigner, momentanément, ce qui n'est guère dans le tempérament yankee, et tout attendre du hasard, ce qui doit répugner à des esprits éminemment pratiques. Mais ce ne fut pas sans objurgations, gros mots, violentes invectives à l'adresse de ce Robur — lequel ne devait point être homme à s'en émouvoir, pour peu qu'il se montrât dans la vie privée le personnage qu'il avait été au milieu du Weldon-Institute.

Cependant Frycollin commençait à donner quelques signes non équivoques de malaise. Soit qu'il éprouvât des crampes à l'estomac ou des crampes dans les membres, il se démenait d'une lamentable façon.

Uncle Prudent crut devoir mettre un terme à cette gymnastique, en coupant les cordes qui serraient le nègre.

Peut-être eut-il lieu de s'en repentir. Ce fut aussitôt une interminable litanie, dans laquelle les affres de l'épouvante se mêlaient aux souffrances de la faim. Frycollin n'était pas moins pris par le cerveau que par l'estomac. Il eût été difficile de dire auquel de ces deux viscères le nègre était plus particulièrement redevable de ce qu'il éprouvait.

"Frycollin ! s'écria Uncle Prudent.

—Master Uncle!... Master Uncle!.. répondit le nègre entre deux vagissements lugubres.

—Il est possible que nous soyons condamnés à mourir de faim dans cette prison. Mais nous sommes décidés à ne succomber que lorsque nous aurons épuisé tous les moyens d'alimentation susceptibles de prolonger notre vie...

—Me manger? s'écria Frycollin.

—Comme on fait toujours d'un nègre en pareille occurrence!... Ainsi, Frycollin, tâche de te faire oublier...

—Ou l'on te Fry-cas-se-ra !" ajouta Phil Evans.

Et, très sérieusement, Frycollin eut peur d'être employé à la prolongation de deux existences évidemment plus précieuses que la sienne. Il se borna donc à gémir *in petto*.

Cependant le temps s'écoulait, et toute tentative pour forcer la porte ou la paroi était demeurée infructueuse. En quoi était cette paroi, impossible de le reconnaître. Ce n'était pas du métal, ce n'était pas du bois, ce n'était pas de la pierre. En outre, le plancher de la cellule semblait fait de la même matière. Lorsqu'on le frappait du pied, il rendait un son particulier, que Uncle Prudent aurait eu quelque peine à classer dans la catégorie des bruits connus. Autre remarque : en dessous ce plancher paraissait sonner le vide, comme s'il n'eût pas directement reposé sur le sol de la clairière. Oui ! l'inexplicable frrr semblait en caresser la face inférieure. Tout cela n'était pas rassurant.

"Uncle Prudent? dit Phil Evans.

—Phil Evans? répondit Uncle Prudent.

—Pensez-vous que notre cellule se soit déplacée?

—En aucune façon.

—Pourtant, au premier moment de notre incarcération, j'ai pu distinctement percevoir la fraîche odeur de l'herbe et la senteur résineuse des arbres du parc. Maintenant, j'ai beau humer l'air, il me semble que toutes ces senteurs ont disparu...

— En effet.

—Comment expliquer cela?

—Expliquons-le de n'importe quelle façon, Phil Evans, excepté par l'hypothèse que notre prison ait changé de place. Je le répète, si nous étions sur un chariot en marche ou sur un bateau en dérive, nous le sentirions."

Frycollin poussa alors un long gémissement qui eût pu passer pour son dernier soupir, s'il n'eût été suivi de plusieurs autres.

"J'aime à croire que ce Robur nous fera bientôt comparaître devant lui, reprit Phil Evans.

—Je l'espère bien, s'écria Uncle Prudent, et je lui dirai...

—Quoi?

—Qu'après avoir débuté comme un insolent, il a fini comme un coquin !"

En ce moment, Phil Evans observa que le jour commençait à se faire. Une lueur, vague encore, filtrait à travers l'étroite meurtrière, évidée dans la partie supérieure de la paroi, à l'opposé de la porte. Il devait donc être quatre heures du matin, environ, puisque c'est à cette heure que, dans ce mois de juin, et sous cette latitude, l'horizon de Philadelphie se blanchit des premiers rayons du matin.

Cependant, quand Uncle Prudent eut fait sonner sa montre à répétition,— chef-d'œuvre qui provenait de l'usine même de son collègue, — le petit timbre n'indiqua que trois heures moins le quart, bien que la montre ne se fût point arrêtée.

"Bizarre ! dit Phil Evans. A trois heures moins le quart, il devrait encore faire nuit.

—Il faudrait donc que ma montre eût éprouvé un retard... répondit Uncle Prudent.

—Une montre de la *Walton Watch Company !*" s'écria Phil Evans.

Quoi qu'il en fût, c'était bien le jour qui se levait. Peu à peu, la meurtrière se dessinait en blanc dans la profonde obscurité de la cellule. Cependant, si l'aube apparaissait plus hâtivement que ne le permettait le quarantième parallèle, qui est celui de Philadelphie, elle ne se faisait pas avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes.

Nouvelle observation de Uncle Prudent à ce sujet, nouveau phénomène inexplicable.

"On pourrait peut-être se hisser jusqu'à la meurtrière, fit observer Phil Evans, et tâcher de voir où on est?

—On le peut," répondit Uncle Prudent.

Et, s'adressant à Frycollin :

"Allons, Fry, haut sur pied !"

Le nègre se redressa.

"Appuie ton dos contre cette paroi, reprit Uncle Prudent, et vous, Phil Evans, veuillez monter sur l'épaule de ce garçon, pendant que je contrebuterai afin qu'il ne vous manque pas.

— Volontiers," répondit Phil Evans.

Un instant après, les deux genoux sur les épaules de Frycollin, il avait ses yeux à la hauteur de la meurtrière.

Cette meurtrière était fermée, non par un verre lenticulaire comme celui d'un hublot de navire, mais par une simple vitre. Bien qu'elle ne fût pas très épaisse, elle gênait le regard de Phil Evans, dont le rayon de vue était excessivement borné.

"Eh bien, cassez cette vitre, dit Uncle Prudent, et peut-être pourrez-vous mieux voir?"

Phil Evans donna un violent coup du manche de son bowie-knife sur la vitre qui rendit un son argentin mais ne cassa pas.

Second coup plus violent. Même résultat.

"Bon ! s'écria Phil Evans, du verre incassable !"

En effet, il fallait que cette vitre fût faite d'un verre trempé d'après le procédés de l'inventeur Siemens, puisque, malgré des coups répétés, elle demeura intacte.

Toutefois, l'espace était assez éclairé maintenant pour que le regard pût s'étendre au dehors — du moins dans la limite du champ de vision coupé par l'encadrement de la meurtrière.

"Que voyez-vous? demanda Uncle Prudent.

—Rien.

—Comment? Pas un massif d'arbres?

—Non.

—Pas même le haut des branches?

—Pas même.

—Nous ne sommes donc plus au centre de la clairière?

—Ni dans la clairière ni dans le parc.

—Apercevez-vous au moins des toits de maisons, des faîtes de monuments? dit Uncle Prudent, dont le désappointement, mêlé de fureur, ne cessait de s'accroître.

—Ni toits, ni faîtes.

—Quoi ! pas même un mât de pavillon, pas même un clocher d'église, pas même une cheminée d'usine?

—Rien que l'espace."

Juste à ce moment, la porte de la cellule s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil.

C'était Robur.

"Honorables ballonistes, dit-il d'une voix grave, vous êtes maintenant libres d'aller et de venir...

—Libres ! s'écria Uncle Prudent.

—Oui... dans les limites de l'*Albatros !*"

Uncle Prudent et Phil Evans se précipitèrent hors de la cellule.

Et que virent-ils?

A douze ou treize cents mètres au-dessous d'eux, la surface d'un pays qu'ils cherchaient en vain à reconnaître.

VI

QUE LES INGENIEURS, LES MECANICIENS ET AUTRES SAVANTS FERAIENT PEUT-ETRE BIEN DE PASSER

"A quelle époque l'homme cessera-t-il de ramper dans les bas-fonds pour vivre dans l'azur et la paix du ciel?"

A cette demande de Camille Flammarion, la réponse est facile : ce sera à l'époque où les progrès de la mécanique auront permis de résoudre le problème de l'aviation. Et, depuis quelques années — on le prévoyait — une utilisation plus pratique de l'électricité devait conduire à la solution du problème.

En 1783, bien avant que les frères Montgolfier eussent construit la première montgolfière, et le physicien Charles son premier ballon, quelques esprits aventureux avaient rêvé la conquête de l'espace au moyen d'appareils mécaniques. Les premiers inventeurs n'avaient donc pas songé aux appareils plus légers que l'air — ce que la physique de leur temps n'eût point permis d'imaginer. C'était aux appareils plus lourds que lui, aux machines volantes, faites à l'imitation de l'oiseau, qu'ils demandaient de réaliser la locomotion aérienne.

C'est précisément ce qu'avait fait ce fou d'Icare, fils de Dédale, dont les ailes, attachées avec de la cire, tombèrent aux approches du soleil.

Mais, sans remonter jusqu'aux temps mythologiques, sans parler d'Archytas de Tarente, on trouve déjà dans les travaux de Dante de Pérouse, de Léonard de Vinci, de Guidotti, l'idée de machines destinées à se mouvoir au milieu de l'atmosphère. Deux siècles et demi après, les inventeurs commencent à se multiplier. En 1742, le marquis de Bacqueville fabrique un système d'ailes, l'essaie au-dessus de la Seine et se casse le bras en tombant. En 1768, Paucton conçoit la disposition d'un appareil à deux hélices suspensive et propulsive. En 1781, Meerwein, architecte du prince de Bade, construit une machine à mouvement orthoptérique, et proteste contre la direction des aérostats qui venaient d'être inventés. En 1784, Launoy et Bienvenu font manœuvrer un hélicoptère, mu par des ressorts. En 1808, essais de vol par l'autrichien Jacques Degen. En 1810, brochure de Deniau, de Nantes, où les principes du "Plus lourd que l'air" sont posés. Puis, de 1811 à 1840, études et inventions de Berblinger, de Vigual, de Sarti, de Dubochet, de Cagniard de Latour. En 1842, on trouve l'anglais Henson avec son système de plans inclinés et d'hélices actionnées par la vapeur; en 1845, Cossus et son appareil à hélices ascensionnelles; en 1847, Camille Vert et son hélicoptère à ailes de plumes; en 1852, Letur avec son système de parachute dirigeable, dont l'expérience lui coûta la vie; en la même année, Michel Loup avec son plan de glissement muni de quatre ailes tournantes; en 1853, Béléguic et son aéroplane mu par des hélices de traction. Vaussin-Chardannes avec son cerf-volant libre dirigeable, Georges Cauley avec ses plans de machines volantes, pourvus d'un moteur à gaz. De 1854 à 1863, apparaissent Pline, breveté pour plusieurs systèmes aériens, Bréant, Carlingford, Le Bris, Du Temple, Bright, dont les hélices ascensionnelles tournent en sens inverse, Smythies, Panafieu, Crosnier, etc. Enfin, en 1863, grâce aux efforts de Nadar, une Société du *Plus lourd que l'air* est fondée à Paris. Là le inventeurs font expérimenter des machines dont quelques-unes sont déjà brevetées : de Ponton d'Amécourt et son hélicoptère à vapeur, de la Landelle et son système à combinaisons d'hélices avec plans inclinés et parachutes, de Louvrié et son aéroscaphe, d'Esterno et son oiseau mécanique, de Groof et son appareil à ailes mues par des leviers. L'élan était donné, les inventeurs inventent, les calculateurs calculent tout ce qui doit rendre pratique la locomotion aérienne. Bourcart, Le Bris, Kaufmann, Smyth, Stringfellow, Prigent, Danjard, Pomès et de la Pauze, Moy, Pénaud, Jobert, Hureau de Villeneuve, Achenbach, Garapon, Duchesne, Danduran, Parisel, Dieuaide, Malkisff, Forlanini, Brearey, Tatin, Dandrieux, Edison, les uns avec des ailes ou des hélices, les autres avec des plans inclinés, imaginent, créent, fabriquent, perfectionnent leurs machines volantes qui seront prêtes à fonctionner le jour où un moteur d'une puissance considérable et d'une légèreté excessive leur sera appliqué par quelque inventeur.

Que l'on pardonne cette nomenclature un peu longue. Ne fallait-il pas montrer tous ces degrés de l'échelle de la locomotion aérienne, au sommet de laquelle apparaît Robur-le-Conquérant? Sans les tâtonnements, les expériences de ses devanciers, l'ingénieur eût-il pu concevoir un appareil si parfait? Non, certes ! Et, s'il n'avait que dédains pour ceux qui s'obstinent encore à chercher la direction des ballons, il tenait en haute estime tous les partisans du "Plus lourd que l'air," Anglais, Américains, Italiens, Autrichiens, Français, — Français surtout, dont les travaux, perfectionnés par lui, l'avaient amené à créer, puis à construire cet engin volateur, l'*Albatros*, lancé à travers les courants de l'atmosphère.

"Pigeon vole !" s'était écrié l'un des plus persistants adeptes de l'aviation.

— On foulera l'air comme on foule la terre ! avait répondu un de ses plus acharnés partisans.

— A locomotive, aéromotive !" avait jeté le plus bruyant de tous, qui embouchait les trompettes de la publicité pour réveiller l'Ancien et le Nouveau Monde.

Rien de mieux établi, en effet, par expérience et par calcul, que l'air est un point d'appui très résistant. Une circonférence d'un mètre de diamètre, formant parachute, peut non seulement modérer une descente dans l'air, mais aussi la rendre isochrone. Voilà ce qu'on savait.

On savait également que, quand la vitesse de translation est grande, le travail de pesanteur varie à peu près en raison inverse du carré de cette vitesse et devient presque insignifiant.

On savait encore que plus le poids d'un animal volant augmente, moins augmente proportionnellement la surface ailée nécessaire pour le soutenir, bien que les mouvements qu'il doit faire soient plus lents.

Un appareil d'aviation doit donc être construit de manière à utiliser ces lois naturelles, à imiter l'oiseau, "ce type admirable de la locomotion aérienne", a dit le docteur Marey, de l'Institut de France.

En somme, les appareils qui peuvent résoudre ce problème se résument en trois sortes :

1° Les hélicoptères ou spiralifères, qui ne sont que des hélices à axes verticaux.

2° Les orthoptères, engins qui tendent à reproduire le vol naturel des oiseaux.

3° Les aéroplanes, qui ne sont, à vrai dire, que des plans inclinés, comme le cerf-volant, mais remorqués ou poussés par des hélices horizontales.

Chacun de ces systèmes avait eu et a même encore des partisans décidés à ne rien céder sur ce point.

Cependant, Robur, par bien des considérations, avait rejeté les deux premiers.

Que l'orthoptère, l'oiseau mécanique, présente certains avantages, nul doute. Les travaux, les expériences de M. Renaud, en 1884, l'ont prouvé. Mais, ainsi qu'on le lui avait dit, il ne faut pas servilement imiter la nature. Les locomotives n'ont pas été copiées sur les lièvres, ni les navires à vapeur sur les poissons. Aux premiers on a mis des roues qui ne sont pas des jambes, aux seconds des hélices qui ne sont point des nageoires. Et ils n'en marchent pas plus mal. Au contraire. D'ailleurs, sait-on ce qui se fait mécaniquement dans le vol des oiseaux dont les mouvements sont très complexes? Le docteur Marey n'a-t-il pas soupçonné que les pennes s'entr'ouvent pendant le relèvement de l'aile pour laisser passer l'air, mouvement au moins bien difficile à produire avec une machine artificielle?

D'autre part, que les aéroplanes eussent donné quelques bons résultats, ce n'était pas douteux. Les hélices opposant un plan oblique à la couche d'air, c'était le moyen de produire un travail d'ascension, et les petits appareils expérimentés prouvaient que le poids disponible, c'est-à-dire, celui dont on peut disposer en dehors de celui de l'appareil, augmente avec le carré de la vitesse. Il y avait là de grands avantages — supérieurs même à ceux des aérostats soumis à un mouvement de translation.

Néanmoins, Robur avait pensé que ce qu'il y avait de meilleur, c'était encore ce qu'il y aurait de plus simple. Aussi, les hélices, — ces "saintes hélices" qu'on lui avait jetées à la tête au Weldon-Institute, — avaient-elles suffi à tous les besoins de sa machine volante. Les unes tenaient l'appareil suspendu dans l'air, les autres le remorquaient dans des conditions merveilleuses de vitesse et de sécurité.

En effet, théoriquement, au moyen d'une hélice d'un pas suffisamment court mais d'une surface considérable, ainsi que l'avait dit M. Victor Tatin, on pourrait, "en poussant les choses à l'extrême, soulever un poids indéfini avec la force la plus minime."

Si l'orthoptère — battement d'ailes des oiseaux — s'élève en s'appuyant normalement sur l'air, l'hélicoptère s'élève en le frappant obliquement avec les branches de son hélice, comme s'il montait sur un plan incliné. En réalité, ce sont des ailes en hélice au lieu d'être des ailes en aube. L'hélice marche nécessairement dans la direction de son axe. Cet axe est-il vertical? elle se déplace verticalement. Est-il horizontal? elle se déplace horizontalement.

Tout l'appareil volant de l'ingénieur Robur était dans ces deux fonctionnements.

En voici la description exacte, qui peut se scinder en trois parties essentielles : la plate-forme, les engins de suspension et de propulsion, la machinerie.

Plate-forme. — C'était un bâti, long de trente mètres, large de quatre, véritable pont de navire avec proue en forme d'éperon. Au-dessous, s'arrondit une coque, solidement membrée, qui renferme les appareils destinés à produire la puissance mécanique, la soute aux munitions, les apparaux, les outils, le magasin général pour approvisionnements de toutes sortes, y compris les caisses à eau du bord. Autour du bâti, quelques légers montants, reliés par un treillis de fil de fer, supportent une rambarde qui sert de main-courante. A sa surface s'élèvent trois roufles, dont les compartiments sont affectés, les uns au logement du personnel, les autres à la machinerie. Dans le roufle central fonctionne la machine qui actionne tous les engins de suspension; dans celui de l'avant la machine du propulseur de l'avant; dans celui de l'arrière, la machine du propulseur de l'arrière, — ces trois machines ayant chacune leur mise en train spéciale. Du côté de la proue, dans le premier roufle, se trouvent l'office, la cuisine et le poste de l'équipage. Du côté de la poupe, dans le dernier roufle, sont disposées plusieurs cabines, entre autres, celle de l'ingénieur, une salle à manger, puis, au-dessus, une cage vitrée dans laquelle se tient le timonier qui dirige l'appareil au moyen d'un puissant gouvernail. Tous ces roufles sont éclairés par des hublots, fermés de verres trempés qui ont dix fois la résistance du verre ordinaire. Au-dessous de la coque, est établi un système de ressorts flexibles, destinés à adoucir les heurts, bien que l'atterrissage puisse se faire avec une douceur extrême, tant l'ingénieur est maître des mouvements de l'appareil.

Engins de suspension et de propulsion. — Au-dessus de la plate-forme, trente-sept axes se dressent verticalement, dont quinze en abord, de chaque côté, et sept plus élevés au milieu. On dirait un navire à trente-sept mâts. Seulement ces mâts, au lieu de voiles, portent chacun deux hélices horizontales, d'un pas et d'un diamètre assez courts, mais auxquelles on peut imprimer une rotation prodigieuse. Chacun de ces axes a son mouvement indépendant du mouvement des autres, et, en outre, de deux en deux, chaque axe tourne en sens inverse — disposition nécessaire pour que l'appareil ne soit pas pris d'un mouvement de giration. De la sorte, les hélices, tout en continuant à s'élever sur la colonne d'air verticale, se font équilibre contre la résistance horizontale. Conséquemment, l'appareil est muni de soixante-quatorze hélices suspensives, dont les trois branches sont maintenues extérieurement par un cercle métallique, qui, faisant fonction de volant, économise la force motrice. A l'avant et à l'arrière, montées sur axes horizontaux, deux hélices propulsives, à quatre branches, d'un pas inverse très allongé tournent en sens différent et communiquent le mouvement de propulsion. Ces hélices, d'un diamètre plus grand que celui des hélices de suspension, peuvent également tourner avec une excessive vitesse.

En somme, cet appareil tient à la fois des systèmes qui ont été préconisés par MM. Cossus, de la Landelle et de Ponton d'Amécourt, systèmes perfectionnés par l'ingénieur Robur. Mais c'est surtout dans le choix et l'application de la force motrice qu'il a le droit d'être considéré comme inventeur.

Machinerie. — Ce n'est ni à la vapeur d'eau ou autres liquides, ni à l'air comprimé ou autres gaz élastiques, ni aux mélanges explosifs susceptibles de produire une action mécanique, que Robur a demandé la puissance nécessaire à soutenir et à mouvoir son appareil. C'est à l'électricité, à cet agent qui sera, un jour, l'âme du monde industriel. D'ailleurs, nulle machine électro-motrice pour le produire. Rien que des piles et des accumulateurs. Seulement, quels sont les éléments qui entrent dans la composition de ces piles, quels acides les mettent en activité? c'est le secret de Robur. De même pour les accumulateurs. De quelle nature sont leurs lames positives et négatives? on ne sait. L'ingénieur s'était bien gardé, — et pour cause — de prendre un brevet d'invention. En somme, résultat non contestable : des piles d'un rendement extraordinaire, des acides d'une résistance presque absolue à l'évaporation ou à la congélation, des accumulateurs qui laissent très loin les Faure-Sellon-Volckmar, enfin des courants dont les ampères se chiffrent en nombres inconnus jusqu'alors. De là, une puissance en chevaux électriques pour ainsi dire infinie, actionnant les hélices qui communiquent à l'appareil une force de suspension et de propulsion supérieure à tous ses besoins, en n'importe quelle circonstance.

Mais, il faut le répéter, cela appartient en propre à l'ingénieur Robur. Là-dessus il a gardé un secret absolu. Si le président et le secrétaire du Weldon-Institute ne parviennent pas à le découvrir, très probablement ce secret sera perdu pour l'humanité.

Il va sans dire que cet appareil possède une stabilité suffisante par suite de la position du centre de gravité. Nul danger qu'il prenne des angles inquiétants avec l'horizontale, nul renversement à craindre.

Reste à savoir quelle matière l'ingénieur Robur avait employée pour la construction de son aéronef, — nom qui peut très exactement s'appliquer à l'*Albatros*. Qu'était cette matière si dure que le bowie-knife de Phil Evans n'avait pu l'entamer et dont Uncle Prudent n'avait pu s'expliquer la nature? Tout bonnement du papier.

Depuis bien des années, déjà, cette fabrication avait pris un développement considérable. Du papier sans colle, dont les feuilles sont imprégnées de dextrine et d'amidon, puis serrées à la presse hydraulique, forme une matière dure comme l'acier. On en fait des poulies, des rails, des roues de wagon, plus solides que les roues de métal et en même temps plus légères. Or, c'était cette solidité, cette légèreté, que Robur avait voulu utiliser pour la construction de sa locomotive aérienne. Tout, coque, bâti, roufles, cabines, était en papier de paille, devenu métal sous la pression, et même, ce qui n'était point à dédaigner pour un appareil courant à de grandes hauteurs, — incombustible. Quant aux divers organes des engins de suspension et de propulsion, axes ou palettes des hélices, la fibre gélatinée en avait fourni la substance résistante et flexible à la fois. Cette matière, pouvant s'approprier à toutes formes, insoluble dans la plupart des gaz et des liquides, acides ou essences, — sans parler de ses propriétés isolantes, — avait été d'un emploi très précieux dans la machinerie électrique de l'*Albatros*.

L'ingénieur Robur, son contremaître Tom Turner, un mécanicien et ses deux aides, deux timoniers et un maître coq — en tout huit hommes — tel était le personnel de l'aéronef qui suffisait amplement aux manœuvres exigées par la locomotion aérienne. Des armes de chasse et de guerre, des engins de pêche, des fanaux électriques, des instruments d'observation, boussoles et sextants pour relever la route, thermomètre pour l'étude de la température, divers baromètres, les uns pour évaluer la cote des hauteurs atteintes, les autres pour indiquer les variations de la pression atmosphérique, un storm-glass pour la prévision des tempêtes, une petite bibliothèque, une petite imprimerie portative, une pièce d'artillerie montée sur pivot au centre de la plate-forme, se chargeant par la culasse et lançant un projectile de six centimètres, un approvisionnement de poudre, balles, cartouches de dynamite, une cuisine chauffée par les courants des accumulateurs, un stock de conserves, viandes et légumes, rangées dans une cambuse *ad hoc* avec quelques fûts de brandy, de wisky et de gin, enfin de quoi aller bien des mois sans être obligé d'atterrir, — tels étaient le matériel et les provisions de l'aéronef, sans compter la fameuse trompette.

En outre, il y avait à bord une légère embarcation en caoutchouc, insubmersible, qui pouvait porter huit hommes à la surface d'un fleuve, d'un lac ou d'une mer calme.

Mais Robur avait-il au moins installé des parachutes en cas d'accident? Non. Il ne croyait pas aux accidents de ce genre. Les axes des hélices étaient indépendants. L'arrêt des uns n'enrayait pas la marche des autres. Le fonctionnement de la moitié du jeu suffisait à maintenir l'*Albatros* dans son élément naturel.

"Et, avec lui, ainsi que Robur-le-Conquérant eut bientôt l'occasion de le dire à ses nouveaux hôtes, — hôtes malgré eux — avec lui, je suis maître de cette septième partie du monde, plus grande que l'Australie, l'Océanie, l'Asie, l'Amérique et l'Europe, cette Icarie aérienne que des milliers d'Icariens peupleront un jour!"

VII

DANS LEQUEL UNCLE PRUDENT ET PHIL EVANS REFUSENT ENCORE DE SE LAISSER CONVAINCRE

Le président du Weldon-Institute était stupéfait, son compagnon abasourdi. Mais ni l'un ni l'autre ne voulurent rien laisser paraître de cet ahurissement si naturel.

Le valet Frycollin, lui, ne dissimulait pas son épouvante à se sentir emporté dans l'espace à bord d'une pareille machine, et il ne cherchait point à s'en cacher.

Pendant ce temps, les hélices suspensives tournaient rapidement au-dessus de leurs têtes. Si considérable que fût alors cette vitesse de rotation, elle eût pu être triplée pour le cas où l'*Albatros* aurait voulu atteindre de plus hautes zones.

Quant aux deux propulseurs, lancés à une allure assez modérée, ils n'imprimaient à l'appareil qu'un déplacement de vingt kilomètres à l'heure.

En se penchant en dehors de la plate-forme, les passagers de l'*Albatros* purent apercevoir un long et sinueux ruban liquide qui serpentait, comme un simple ruisseau, à travers un pays accidenté, au milieu de l'étincellement de quelques lagons obliquement frappés des rayons du soleil. Ce ruisseau, c'était un fleuve, et l'un des plus importants de ce territoire. Sur la rive gauche se dessinait une chaîne montagneuse dont la prolongation allait à perte de vue.

"Et nous direz-vous où nous sommes? demanda Uncle Prudent d'une voix que la colère faisait trembler.

— Je n'ai point à vous l'apprendre, répondit Robur.

— Et nous direz-vous où nous allons? ajouta Phil Evans.

—A travers l'espace.

—Et cela va durer?...

—Le temps qu'il faudra.

— S'agit-il donc de faire le tour du monde? demanda ironiquement Phil Evans.

— Plus que cela, répondit Robur.

—Et si ce voyage ne nous convient pas?... répliqua Uncle Prudent.

—Il faudra qu'il vous convienne!"

Voilà un avant-goût de la nature des relations qui allaient s'établir entre le maître de l'*Albatros* et ses hôtes, pour ne pas dire ses prisonniers. Mais, manifestement, il voulut tout d'abord leur donner le temps de se remettre, d'admirer le merveilleux appareil qui les emportait dans les airs, et, sans doute, d'en complimenter l'inventeur. Aussi affecta-t-il de se promener d'un bout à l'autre de la plateforme. Libre à eux d'examiner le dispositif des machines et l'aménagement de l'aéronef, ou d'accorder toute attention au paysage dont le relief se déployait au-dessous d'eux.

"Uncle Prudent, dit alors Phil Evans, si je ne me trompe, nous devons planer sur la partie centrale du territoire canadien. Ce fleuve qui coule dans le nord-ouest, c'est le Saint-Laurent. Cette ville que nous laissons en arrière, c'est Québec."

C'était, en effet, la vieille cité de Champlain, dont les toits de fer-blanc éclataient au soleil comme des réflecteurs. L'*Albatros* s'était donc élevé jusqu'au quarante-sixième degré de latitude nord — ce qui expliquait l'avance prématurée du jour et la prolongation anormale de l'aube.

"Oui, reprit Phil Evans, voilà bien la ville en amphithéâtre, la colline qui porte sa citadelle, ce Gibraltar de l'Amérique du Nord! Voici les cathédrales anglaise et française! Voici la douane avec son dôme surmonté du pavillon britannique!"

Phil Evans n'avait pas achevé que déjà la capitale du Canada commençait à se réduire dans le lointain. L'aéronef entrait dans une zone de petits nuages, qui dérobèrent peu à peu la vue du sol.

Robur, voyant alors que le président et le secrétaire du Weldon-Institute reportaient leur attention sur l'aménagement extérieur de l'*Albatros*, s'approcha et dit :

"Eh bien, messieurs, croyez-vous à la possibilité de la locomotion aérienne au moyen des appareils plus lourds que l'air?"

Il eût été difficile de ne pas se rendre à l'évidence. Cependant Uncle Prudent et Phil Evans ne répondirent pas.

"Vous vous taisez? reprit l'ingénieur. Sans doute, c'est la faim qui vous empêche de parler!... Mais, si je me suis chargé de vous transporter dans l'air, croyez que je ne vous nourrirai pas de ce fluide peu nutritif. Votre premier déjeuner vous attend."

Comme Uncle Prudent et Phil Evans sentaient la faim les aiguillonner vivement, ce n'était pas le cas de faire des cérémonies. Un repas n'engage à rien, et, lorsque Robur les aurait remis à terre, ils comptaient bien reprendre vis-à-vis de lui leur entière liberté d'action.

Tous deux furent alors conduits vers le roufle de l'arrière, dans un petit "dining-room." Là se trouvait une table proprement servie, à laquelle ils devaient manger à part pendant le voyage. Pour plats, différentes conserves, et, entre autres, une sorte de pain, composé en parties égales de farine et de viande réduite en poudre, relevée d'un peu de lard, lequel, bouilli dans l'eau, donne un potage excellent; puis, des tranches de jambon frit, et du thé pour boisson.

De son côté, Frycollin n'avait pas été oublié. A l'avant, il avait trouvé une forte soupe de ce pain. En vérité, il fallait qu'il eût belle faim pour manger, car ses mâchoires tremblaient de peur et auraient pu lui refuser tout service.

"Si ça cassait!... Si ça cassait! répétait le malheureux nègre.

De là, des transes continuelles. Qu'on y songe! Une chute de quinze cents mètres qui l'aurait réduit à l'état de pâtée!

Une heure après, Uncle Prudent et Phil Evans reparurent sur la plateforme. Robur n'y était plus. A l'arrière, l'homme de barre, dans sa cage vitrée, l'œil fixé sur la boussole, suivait imperturbablement, sans une hésitation, la route donnée par l'ingénieur.

Quant au reste du personnel, le déjeuner le retenait probablement dans son poste. Seul, un aide-mécanicien, préposé à la surveillance des machines, se promenait d'un roufle à l'autre.

Cependant, si la vitesse de l'appareil était grande, les deux collègues n'en pouvaient juger qu'imparfaitement, bien que l'*Albatros* fût alors sorti de la zone des nuages et que le sol se montrât à quinze cents mètres au-dessous.

"C'est à n'y pas croire! dit Phil Evans.

— N'y croyons pas," répondit Uncle Prudent.

Ils allèrent alors se placer à l'avant et portèrent leurs regards vers l'horizon de l'ouest.

"Ah! une autre ville! dit Phil Evans.

—Pouvez-vous la reconnaître?

—Oui! Il me semble bien que c'est Montréal.

—Montréal?... Mais nous n'avons quitté Québec que depuis deux heures tout au plus!

—Cela prouve que cette machine se déplace avec une rapidité d'au moins vingt-cinq lieues à l'heure."

En effet, c'était la vitesse de l'aéronef, et, si les passagers ne se sentaient pas incommodés, c'est qu'ils marchaient alors dans le sens du vent. Par un temps calme, cette vitesse les eût considérablement gênés, puisque c'est à peu près celle d'un express. Par vent contraire, il aurait été impossible de la supporter.

Phil Evans ne se trompait pas. Au-dessous de l'*Albatros* apparaissait Montréal, très reconnaissable au Victoria-Bridge, pont tubulaire jeté sur le Saint-Laurent comme le viaduc du railway sur la lagune de Venise. Puis, on distinguait ses larges rues, ses immenses magasins, les palais de ses banques, sa cathédrale, basilique récemment construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, enfin le Mont-Royal, qui domine l'ensemble de la ville et dont on a fait un parc magnifique.

Il était heureux que Phil Evans eût déjà visité les principales villes du Canada. Il put ainsi en reconnaître quelques-unes sans questionner Robur. Après Montréal, vers une heure et demie du soir, ils passèrent sur Ottawa, dont les chutes, vues de haut, ressemblaient à une vaste chaudière en ébullition qui débordait en bouillonnements de l'effet le plus grandiose.

La Vie Sportive

SAINT-REGIS vs HOCHELAGA

Ces deux clubs joueront lundi soir, au Victoria, pour la coupe Art. Ross. — La deuxième partie jeudi, à Sherbrooke.

Lundi soir, à 8 h. 30, aura lieu au patinoir Victoria, la première joute de hockey de la saison pour la coupe Art. Ross, emblème du championnat amateur pour l'Est du Canada. La lutte se fera entre le Saint-Regis, champion de la Ligue Senior de Sherbrooke et le club Hochelaga, champion de la ligue Montréal. Les gens de Sherbrooke ont une très forte équipe et si l'on en croit le président Brent, le trophée offert par Art. Ross passera les prochains douze mois à Sherbrooke. Il est difficile de trouver un club plus confiant de vaincre que le Saint-Régis.

Les champions de Sherbrooke sont déterminés à paralyser complètement l'Hochelaga dans la partie de lundi soir et à le tenir au plus petit score possible. Le jeudi suivant, lors de la partie jouée à Sherbrooke, le Saint-Régis se lancera dans la lutte avec toute l'ardeur et toute l'énergie possibles, afin de scorer et de s'assurer la victoire. La défense des visiteurs se compose des deux Atto comme gardien de buts et point, et Johnston comme couvert. Les joueurs d'attaque sont Baker, Conley et Parker, trois joueurs fort rapides. Baker est un frère de l'ancien joueur des Wanderers, Brownie Baker.

Les arbitres pour la joute seront: Cooper Smeaton, arbitre· Rolland Brunelle et Odie Thompson, umpires; Jim O'Reilly, pénitencier ; et Cecil M. Hart, comme chronométreur et scorer.

Composition des équipes : Sherbrooke — Atto, Atto, Johnston, Baker, Conley, Parker; Hochelaga — Lukeman, Richardson, Musgrove, Lamirande, Bouchard, Séguin, Hayes, McLaughlin, Degray et Doyle.

LA LIGUE DU BIEN ÊTRE DE LA JEUNESSE

La Ligue de la jeunesse Junior a clôturé ses séances.

Une assistance nombreuse s'était donnée rendez-vous au patinoir Saint-François Xavier pour voir à l'oeuvre les deux grands rivaux, le Rosemont et le Carillon de Maisonneuve.

Le duel fut excitant au possible et jusqu'à la demie du troisième quart, aucun club n'était parvenu à compter. Les passes étaient admirables, le jeu rapide, de part et d'autre on se surpassait. Enfin, le Carillon comptait le premier point de la soirée et s'assurait le championnat.

Cette course au championnat fut vive et excitante ; il fallait voir toute cette jeunesse sur la glace avec sa soif de victoire, c'était un spectacle superbe, aussi la ligue du Bien-Etre n'a qu'à se féliciter de ses étoiles.

L'honneur fut le seul mobile de cette jeune organisation, mais un seul club pouvait s'accréditer les honneurs de la première place. Le Carillon de Maisonneuve se les est assurés et il a remporté la palme haut la main.

Les adversaires étaient redoutables, surtout après une défaite car ils ne manquaient jamais de se recruter toute une phalange d'étoiles. Rien n'y fit, le Carillon était invincible avec ses jeunes.

Résultat de la dernière partie :
Première période. . .Pas de point
Deuxième période. . .Pas de point
Troisième période:

Carillon, P. Carbonneau. . .5 min.
Classement final:

	G.	Per.	P.	C.
Carillon de Maisonneuve . . .	8	1	26	11
Rosemont. . . .	6	3	18	12
Gde Dollard (2)	4	5	8	23
St-Lambert . . .	0	9	6	12

LES MOYENNES DE LA CLASSE "A" DE LA M. B. A.

Le secrétaire Dudley vient de publier les moyennes de la classe "A", de la Montreal Bowling Association, qui sont les suivantes pour la saison 1919-20:

ELECTRA ROUGE

	P.	Pts.	May
A. Bedard	45	8659	192.4
J. Peletier	3	585	195.
H. Foucher	48	8955	186.5
E. Jodoin	45	8388	186.4
O. Talbot	45	8374	186.
C. Desautels . .	45	8110	180.2
R. Lamoureux . .	9	1561	173.4
Totaux	240	44632	929.8

BESSNER

	P.	Pts.	May
H. Gougeon . .	3	590	196.6
E. Peletier	6	1109	184.8
A. Weinfield . . .	48	8721	181.6
M. J. Kaufman . .	48	8676	180.7
H. Besner	48	8525	177.6
P. Eliasoph	36	5894	173.3
J. Rorris	44	7593	172.5
S. Shatz	9	1503	167.
Totaux	240	42611	887.7

CRESTENT

	P.	Pts.	May
N. Labelle	39	7655	196.2
W. Bryson	48	8709	181.4
J. Keating	27	4794	177.5
F. Hardouin . .	12	2106	175.5
Sabourin	12	2050	170.8
A. Wright	39	6658	170.7
N. Rotschild . .	39	6509	168.4
T. Cameron . . .	21	3444	164.
Fournier	3	484	161.3
Totaux	240	42469	884.7

NATIONAL

	P.	Pts	Moy.
E. Dufresne . . .	3	559	186.3
L. Mercil	45	8260	183.5
E. Meunier . . .	48	8800	183.3
P. Boulianne. . . .	6	1073	178.8
J. A. Blondeau. .	9	1606	178.4
T. Bénard . . .	48	8536	177.8
A. Hurtubise . .	36	6123	170.1
J. Ranger. . . .	42	6949	165.4
B. Gibbs	3	372	124
Totaux	240	42277	880.7

CANADIEN

	P.	Pts	Moy.
A. Filion	48	8381	174.6
E. Valin	36	6284	174.5
A. Plante	18	302	171.7
V. Jacmain . . .	39	6888	171.4
E. Filion	15	2572	171.4
A. Bolduc	27	4623	171.2
H. Couvrette . . .	45	7542	167.6
A. Raymond . . .	3	466	155.3
F. Davignon . . .	9	1386	154
Totaux	240	41234	859

M.A.A.A. BLEU

	P.	Pts	Moy.
A. S. Buckle . . .	3	558	186
W. Bishop	3	544	181.3
E. Perry	24	4327	180.2
L. Moir	42	7496	178.4
J. O'Mara	45	8009	177.9
J. Wallace	48	8438	175.6
W. Eaves	42	7238	172.3
V. Turnbull . . .	33	5526	167.4
Totaux	240	42136	877.8

M.A.A.A. ROUGE

	P.	Pts	Moy.
G. Brown	48	8648	180.1
W. Douglas . . .	45	8039	178.6
O. Clarabut . . .	18	3201	177.8
M. Darling	42	7434	177
S. Hughes	33	5796	175.6
F. Gardner . . .	48	8357	174.1
R. Darling	3	522	174
W. Jones	3	416	138.6
Totaux	240	42413	883.6

STEELE

	P.	Pts.	May
W. O'Neil.	6	1162	193.6
L. Eron	39	6925	177.5
O. Lorenzi	39	6870	177.5
J. Lebeau	3	524	174.6
D. Brown	30	5221	174
G. Mann.	48	8329	173.5
J. Kelly	21	3578	170.3
J. Hefefrman . .	12	1946	162.1
F. Steele	6	968	161.3
A. Langdon	15	2381	158.7
J. Healey	3	471	157
E. Dubuc	6	937	156.1
L. Lecavalier . .	3	442	147.3
J. Houle	3	422	140.6
A. Brown	3	396	132
J. Deegan.	3	369	122
Totaux	240	40941	852.9

ELECTRA

	P.	Pts.	May
A. Delorme. . .	42	7373	175.5
A. St. Vincent . .	18	3102	172.3
O. Bergeron	27	4605	170.5
C. Egan	42	7136	169.9
G. Dubois	36	6018	167.1
B. Charron	12	1957	163
J. B. Jeannotte . .	9	1457	161.8
L. Germain	6	969	161.5
A. St. Louis . .	15	2418	161.2
J. P. Jeanotte . .	6	956	159.3
C. Vileneuve . .	6	935	155.8
C. Beaupré	6	839	139.8
Totaux	225	37765	839.2

J. B. PARADIS CONTRE BÉNARD

Jean-Baptiste Paradis et Arthur Bénard, se rencontreront au gymnase du National, jeudi prochain, le 11 courant. Les deux fameux athlètes feront une lutte deux dans trois à finir et leur rencontre assure des émotions aux amateurs, qui auront la bonne fortune de les voir aux prises. Bénard est un adversaire absolument digne de Paradis, ex-champion du monde, et on peut être sûr que cette rencontre sera excitante à tous égards.

Pour enjoliver le programme, M. J. E. Simard, a matché Louis Morel, l'athlète bien connu, contre Georges Deslongchamps, dans une série de trois engagements de six minutes. Quant à la boxe, il y aura un assaut, de dix rondes entre professionnels, et Jos. Fréchette est du nombre, et une bonne préliminaire de six rondes. Bref, c'est un programme athlétique superbe.

L'EQUIPE DE LA CAPITALE A ÉTÉ BATTUE

LES SONS OF IRELAND ONT TRIOMPHE DES MUNITIONNAIRES D'OTTAWA PAR 5 A 1 HIER SOIR A L'ARENA MONT-ROYAL.

Les Sons of Ireland de Québec ont remporté une autre belle victoire, hier soir, sur les Munitionnaires, champions de la vallée de l'Ottawa, et se sont qualifiés davantage pour la possession de la coupe Allan, l'emblème attitré du championnat amateur de hockey du Canada. Les Sons of Ireland ont gagné en effet par le résultat final de 5 à 1 la partie d'hier soir, disputée sur la glace de l'aréna Mont-Royal. La partie a été l'une des plus intéressantes jouées à Montréal, cet hiver, et, malgré la tempête d'hier soir, pas moins de 2,000 personnes se trouvaient sous la coupole du vaste amphithéâtre de l'avenue Mont-Royal pour assister à la rencontre.

Munitionnaires		Sons of Ireland
Byrne	Buts	Lacombe
Gorman	Points	Morency
Magurn	Couverts	McDonald
Boucher	Centres	McNaughton
McCann	Ailes	Hughes
Duggan	Ailes	H. Laroche

Substituts — Munitionnaires : Lowney, Spence.

Sons of Ireland: B. Laroche, Derouin.

Arbitres: Harry Hyland et Ernie Russell.

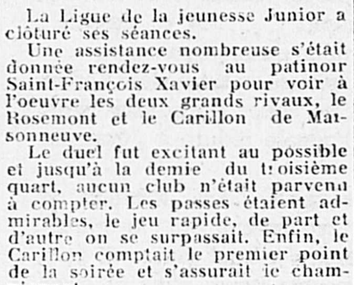
SOMMAIRE

1—Munitionnaires, Boucher . 13.00
Deuxième période
2—Sons of Ireland, Laroche. 17.00
3—Sons of Ireland, Laroche. 0.30
Troisième période
4—Sons of Ireland, McNaughton 10.00
5—Sons of Ireland, McNaughton 4.00
6—Sons of Ireland, Laroche. 1.00

Grande réunion du Club Saint-Denis

Le club ouvrier Saint-Henri, récemment organisé, tiendra une grande assemblée populaire, jeudi prochain, le 11 mars, à la salle Saint-Joseph, No 1882, rue Notre-Dame-ouest.

M. Laurendeau, député de Maisonneuve, parlera de l'autonomie de Montréal et de mesures d'économie. Les autres orateurs inscrits au programme sont : MM. A. Mathieu, Henri Champagne, W. Thompson et M. A. Guy, organisateur du club. (Communiqué)



Une barbe rafraichissante et bien faite pour 1/5 de cent!

Une barbe rafraîchissante, bien faite et douce pour 1/5 de cent—pensez-y! Au moins 500 barbes peuvent être faites avec 12 lames AutoStrop et souvent vous pouvez en faire plus que cela.

Un ou deux passages sur le cuir et votre rasoir est prêt. Après vous être rasé, vous pressez un petit levier, lavez la lame sous le robinet essuyez comme il faut et le rasoir est prêt pour la barbe suivante. Point n'est besoin d'enlever les pièces du rasoir et de les réassembler ensuite; laissez simplement la lame où elle se trouve du commencement à la fin. Ceci signifie une économie de temps quand vous êtes pressé le matin—et qu'une lame de rasoir durera six semaines et que chaque barbe faite sera rafraîchissante et bien faite.

Rasoir — Cuir — 12 lames — $5

AutoStrop SAFETY RAZOR

Tout ce que nous vous demandons, c'est de l'essayer.

J. H. ROBERT
1185 RUE SAINT-DENIS
Angle Mont-Royal.



Gilets Blancs

(ou de couleur)

Pour médecins, Pharmaciens, Comptables, Commis, etc

Tous les points, Tous les prix, Tous les styles.

Constamment en magasin.

J. L. LAROCQUE

30, *Carré Chaboillez.*

Tél. Main 1683-7816.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Avis est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars cinquante cents par action, sur le capital payé et versé de cette institution, a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le et après jeudi, le 1er avril prochain, aux actionnaires enregistrés lundi, le quinze mars prochain, à trois heures de l'après-midi.

Par ordre du conseil de Direction.

A.-P. LESPERANCE.
Gérant général.

Montréal, le 23 février 1920.

Dr L.-P. BOUTIN
DENTISTE
Angle Mont-Royal et Papineau.
Tél. St-Louis 6211.
A LOUER

MONTREAL, DIMANCHE 7 MARS 1920 VOL. XVII. — No 4

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

LES MINES DU QUÉBEC

Un rapport du ministère de la colonisation, des mines et des pêcheries. — Notre production minière en 1919 avait une valeur de $20,701,005.

Le ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries vient de publier le compte rendu préliminaire de la production minérale de la province de Québec durant l'année 1919. Ce rapport est très instructif. Nous en reproduisons le texte complet :

En 1919, la valeur totale de la production minérale s'est élevée à $20,701,005. C'est une augmentation de $1,993,243, comparée à celle de l'année précédente, qui fut de $18,707,762. En conséquence, l'augmentation proportionnelle en 1919 par rapport à 1918 est de 10.7%. On peut donc dire que l'année qui vient de s'écouler a été prospère, et il est encourageant de constater qu'au point de vue de la valeur du rendement, l'industrie minérale de Québec n'a pas éprouvé de contretemps durant cette période pleine d'imprévu, marquant le passage de l'état de guerre à celui plus régulier qui prévaut en temps de paix. La Province produit plusieurs des minéraux dits "de guerre", tels que la molybdénite, le fer chromé et la magnésite, dont l'exploitation prit de grandes proportions pendant les hostilités. Aussi comprend-on que l'armistice devait exercer une grande répercussion sur les activités de ces substances. Mais, heureusement, nos produits miniers sont pour la plupart de ceux que l'industrie a jusqu'à présent utilisés en temps de paix, tels que l'amiante, le mica et les matériaux de construction. C'est pourquoi la diminution qu'il nous faut enregistrer en 1919 dans quelques item, est largement compensée par la production plus considérable qu'accusent les autres, et il résulte que les chiffres de la production pour l'année suivant la guerre sont les plus élevés que l'on ait encore enregistrés.

C'est, dans une grande mesure, aux prix plus élevés, plutôt qu'à une production plus considérable des divers produits, que nous devons attribuer cette augmentation graduelle et proportionnellement élevée que l'on a enregistrée dans les mêmes proportions, et, pour donner un exemple extrême de cet état de choses, nous ferons remarquer que l'augmentation en valeur de l'amiante est, en 1919, de 279% par rapport à celle de 1914, tandis que l'augmentation en quantité n'a pas dépassé 33% durant la même période.

Nous devons nous réjouir tout particulièrement de ce que, durant cette période difficile de transition, généralement marquée par une désorganisation industrielle et sociale dans le monde entier, la province de Québec ait été relativement exempte de difficultés sérieuses dues aux exigences des ouvriers. — On n'y a pas vu de ces grèves puissantes qui paralysent la production, comme il s'en est déclaré dans plusieurs autres parties du monde. — Il est vrai que le coût de la main-d'oeuvre a suivi la marche ascendante du coût de la vie, mais les demandes n'ont jamais été telles qu'employeurs et employés n'aient pu les régler à l'amiable et sur des bases satisfaisantes, et ce sans nuire à l'industrie.

Il n'est pas possible de mieux faire ressortir le progrès de l'industrie minière dans la province de Québec, durant les vingt dernières années, que par le tableau qui suit de la valeur annuelle des produits de l'industrie minière.

Le Bureau des Mines de Québec a plusieurs fois averti le public d'être sur ses gardes quand on l'invite à acheter des actions ou des titres d'entreprises minières, organisées à seule fin d'attirer et prendre au piège les épargnes péniblement amassées. — Les quelques dernières années ont été prospères, les comptes d'épargne ont grossi d'une manière appréciable et cet état de choses a invité le promoteur de profession à entrer de nouveau en scène avec une suite de colporteurs de titres d'actions magnifiquement gravés et décorés.

Ainsi que nous l'avons conseillé à diverses reprises, avant de placer son argent dans des entreprises minières dont il ne connait que très peu de choses, le capitaliste devrait prendre les avis de personnes compétentes et autorisées sur la valeur de ces entreprises et en bien peser les chances de succès. — Le Bureau des Mines de Québec est à la disposition du public pour tous renseignements d'une nature technique qu'on pourra lui demander au sujet des mines et des richesses minérales de la province. En écrivant au Département de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, à Québec, on recevra toujours des renseignements qui, règle générale, permettront aux requérants de mieux juger de la valeur des entreprises minières en vue, et les aideront à ne s'y intéresser qu'avec une meilleure connaissance des faits.

Il s'agit de la production de 1919. Le premier chiffre indique les quantités, et le deuxième, les valeurs. Le troisième donne la valeur de la production minérale en 1918.

Amiante (tonnes), 135,861, $10,-932,189, $9,019,899; asbestic (tonnes), 23,827, $63,011, $34,046 ; argent (onces), 127,223, $141,773, $139,788; cuivre et soufre (pyrites cuprifères) (tonnes), 53,965, $447,-623, $1,319,690 ; eaux minérales, $12,608, $6,111; feldspath (tonnes), 925, $11,665, $4,357; kaolin (tonnes), 759, $13,744, $19,746 ; fer chromé (tonnes), 8,114, $223,321, $770,955; fer, minerai et fer titanique, $33,726; graphite, $33,274 ; magnésite (tonnes), 9,940, $283,719, $1,016,764; mica (livres), 3,850,790, $224,723, $202,149 ; molybdénite (livres), 88,953, $75,154, $383,252 ; or (onces), 1,346, $27,420, $32,615; oxyde de fer et ocre (tonnes), 11,-937, $111,645, $112,440; phosphate, (tonnes), 20, $300, $1,200; silice (tonnes), 15,055, $50,161, $61,699 ; tourbe (tonnes), 486, $4,811; zinc et plomb, minerai (tonnes), 5,318, $103,138, $175,094.

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

Ardoises (carrés), 1,632, $10,853, $5,124 ; briques (milles), 94,313, $1,179,624, $595,719; chaux (minots), 2,125,698, $521,031, $438,673; Ciment (barils), 2,259,152, $4,337,-572, $83,003,534; granit, $329,992, $224,861; grès (tonnes), 720, $3,-850 ; pierre calcaire, $903,986, $665,991; marbre, $192,189, $55 ; sable (tonnes), 19,850, $82,320, $97,308; tuiles, tuyaux, conduits, poterie, $412,367, $319,722. Totaux, $20,701,005, $18,707,762.

MINERAIS DE CUIVRE ET DE SOUFRE.

Ainsi qu'on l'avait prévu, dès que la guerre eut pris fin, la demande pour les pyrites et le cuivre diminua considérablement, et il y avait lieu de s'attendre à une forte réduction dans la production des mines de cuivre des Cantons de l'Est.—Ces prévisions se sont réalisées, et nous n'avons à enregistrer qu'une production de 54,071 tonnes, comparée à celle de 125,-146 tonnes l'année précédente. — Le prix des pyrites qui s'éleva durant la guerre à 35 sous l'unité, tomba à 12 sous, et le prix moyen du cuivre pour l'année, sur le marché de New-York, fut de 18.7 sous la livre et descendit même jusqu'à 14.8 sous au mois de mars.—Dans ces conditions, et surtout en tenant compte des frais de la production qui ont suivi une marche ascendante et continue, il n'est pas étonnant que nous ayons à enregistrer une diminution considérable du rendement.

FER CHROME.

Dans le fer chromé, il y a eu diminution très marquée tant en quantité qu'en valeur. — Les expéditions pour l'année 1919 ont été de 8,184 tonnes, évaluées à $223,321 ; elles avaient été de 23,000 tonnes évaluées à $770,955, en 1918, soit une diminution de 64 pour cent en quantité et de 71 pour cent en valeur. — La production actuelle est néanmoins égale, en quantité, aux expéditions de fer chromé qui se faisaient de nos mines lorsque l'industrie était à son zénith dans les conditions ordinaires qui prévalaient avant la guerre. — On a fait durant l'année écoulée des travaux de développement considérables. — On a érigé deux ateliers de concentration, et selon toute apparence, le succès de l'industrie est maintenant assuré.

MAGNESITE.

La demande pour la magnésite a été beaucoup plus faible en 1919 qu'elle ne l'avait été l'année précédente. — La production a été de 9,940 tonnes, comparée à 28,561 tonnes en 1918. — Bien que la teneur en chaux de la magnésite de Québec soit élevée, si on la compare à celle des produits d'Autriche et de Grèce, elle a néanmoins donné pleine satisfaction à tous ceux qui l'ont employée. — Elle doit ce succès au contrôle chimique que l'on exerce minutieusement dans les opérations de frittage, au cours de la silice. — Deux compagnies ont construit de nouveaux ateliers de frittage et l'avenir de cette industrie semble assuré. — La seule ombre au tableau, actuellement, est un projet de loi adopté au mois d'octobre par la Chambre des représentants des Etats-Unis, imposant un droit de 3-4 sous par livre sur la magnésie frittée et de 3-4 sous par livre et 10 pour cent *ad valorem* sur la brique de magnésite. — Bien que la mesure ne soit pas encore en vigueur, le Sénat des Etats-Unis en ayant remis indéfiniment l'étude, elle n'en est pas moins une menace pour l'industrie de la magnésite de Québec.

MOLYBDENITE

Pour ce qui regarde la molybdénite, l'année en a été une de stagnation, on s'est contenté de marquer le pas en attendant que l'état du marché permette de recommencer les travaux. On avait accumulé de fortes provisions en Europe avant la fin des hostilités, et l'écoulement de ces réserves paraît se faire lentement sous le régime de la paix. Cependant, vers la fin de l'année, on observait un renouvellement d'intérêt pour ce produit. En 1919, les expéditions de molybdénite provenant des mines de Québec ont été de 88,953 livres, évaluées à $75,154, contre 342,296 livres évaluées à $383,252, durant l'année précédente.

MICA

Ce fut une heureuse année pour le mica de Québec. On a enregistré une augmentation tant en quantité qu'en valeur, et, vers la fin de l'année, la demande était ferme et les prix étaient à la hausse; tout faisait présager une ère de prospérité pour cette industrie.

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

Ainsi qu'il avait été prévu, la production des matériaux de construction a augmenté considérablement. La valeur totale de ces produits, pour l'année, s'est élevée à $7,974,-084, comparée à celle de $5,340,-987, en 1918, ce qui représente une augmentation de $2,633,097. Presque tous les item accusent une production plus élevée; celle de la brique a doublé en valeur, et elle est de 80% plus forte en quantité.

ACCIDENTS ET MAIN-D'OEUVRE.

Au cours de l'année qu'on vient de terminer, 8,400 hommes ont trouvé de l'emploi dans les mines et les carrières de la province. Le nombre de jours de travail de ces ouvriers représente l'équivalent de 7,037 hommes travaillant pendant l'année complète de 300 jours.

On a fait rapport, pendant l'année 1919, de 346 accidents dont 12 furent mortels. L'année précédente, sur 6,350 ouvriers, on enregistra 224 accidents y compris 29 morts.

Le total des salaires payés dans les exploitations minières accuse une augmentation par suite des salaires plus élevés et du nombre plus grand d'hommes employés. Pour 1919, le total des salaires se chiffre à $7,312,764 contre $6,149,-448 pour l'année précédente.

L'augmentation dans le nombre d'ouvriers est entièrement attribuable à la ré-ouverture des carrières par suite d'un regain d'activité dans la construction.

UN PROJET DE VENTE DU LAIT

M. DECARY PROJETTE L'ETABLISSEMENT DE DEPOTS DE LAIT, CONTROLES PAR LA VILLE, AFIN DE PARER A LA HAUSSE POSSIBLE DES PRIX, A LA MAUVAISE QUALITE DU LAIT.

M. Décary a promis tout son concours aux autorités sanitaires de la ville pour la mise en vigueur du règlement du lait ; les préliminaires ont été longs et hésitants, mais le règlement a passé pratiquement tous les stages d'étude avant d'être soumis au conseil, pour recevoir sa sanction définitive.

Le règlement assure la pureté du lait, si toutes ses clauses sont bien observées ; il vise les gros laitiers comme le petit vendeur de lait, il frappe tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, font le commerce du lait. Il invoque surtout la pasteurisation du lait, dès son entrée en ville, ou du moins le procédé à la tuberculine pour les petits troupeaux.

Toutes autant de mesures qui amèneront sinon une rareté, du moins une hausse probable du prix du lait. Afin d'éviter l'une et l'autre, M. Décary projette d'établir dans les divers quartiers de la ville des dépôts de lait, sous le contrôle direct du service d'hygiène, et de le vendre à tous ceux qui en feront la demande à un prix uniforme, qui supprimera du coup les profits des entremetteurs. C'est le système direct du producteur au consommateur, préconisé par la Ligue des Propriétaires.

Le projet n'est pas nouveau mais il n'est mis en vigueur en aucune ville du pays, que nous sachions : il comporte des avantages nombreux qui compensent amplement les inconvénients. Il reste le moyen le plus sûr de maintenir à des prix raisonnables, plus bas que les prix actuels, le lait de bonne qualité.

Sans assumer de monopole, la ville vendra le lait à des conditions plus avantageuses, en supprimant toute manipulation inutile et en abandonnant la distribution à domicile ; les consommateurs peuvent bien faire quelques pas pour se procurer du bon lait et à meilleur marché, préconisent les parrains du projet.

Le système fonctionnera de la manière suivante:

"Acheter le lait de consommation, de l'Association des producteurs de lait ou de tout autre producteur qui donnerait toutes les garanties voulues quant à la qualité et à la conservation du lait, au prix vendu à Montréal, fixé par l'Association des producteurs de lait; et en quantité suffisante pour satisfaire à la consommation qui sera créée et alimentée par les déposants attitrés déterminés par la cité comme ci-après;

"Recevoir, pasteuriser, embouteiller et livrer le lait aux déposants attitrés ainsi qu'en percevoir le prix de vente par un ou plusieurs entrepreneurs qui seront acceptés par soumission sous les garanties nécessaires d'usage;

"Confier la vente de ce lait aux consommateurs par 80 vendeurs attitrés acceptés par la commission administrative, qui ne pourront en quoi que ce soit le modifier et seront tenus de le vendre avec un bénéfice qui ne pourra dépasser celui déterminé par la ville (par exemple 15%);

"Accorder à ces vendeurs, au nombre de 80, une somme de $100 pour la première année, et aussi longtemps après que ce sera nécessaire pour les rembourser de l'installation spéciale qui leur sera imposée par la cité comme décrite ci-après:

"Les vendeurs, pour être autorisés à vendre le lait fourni sous le contrôle de la ville, devront installer dans leur magasin un compartiment construit suivant les règles prescrites par le département d'hygiène de la ville, et contenir une glacière en métal émaillé avec drain pour y tenir enfermé le lait offert en vente;

"Obliger ces vendeurs à afficher le prix de vente déterminé par la ville sur une affiche spéciale uniforme apposée sur la vitrine de leur magasin en un endroit apparent;

"Soumettre ces dépôts à l'inspection et aux prescriptions du bureau d'hygiène et spécialement quant à l'ancienneté du lait qu'ils pourront offrir en vente."

Les administrateurs adopteront ce système dès les premiers jours du printemps, si les délibérations qu'il entraînera aboutissent à des résultats tangibles.

Une rupture entre la Bolivie et le Pérou

La Pas, Bolivie, 6. — (S.P.A.) — On s'attend, dans les milieux diplomatiques, à une rupture des relations diplomatiques entre la Bolivie et le Pérou. Le ministre des Affaires étrangères du Pérou a protesté contre l'entente conclue entre la Bolivie et le Chili dans le but d'obtenir le port d'Arica. M. Perras, ministre du Pérou, proteste contre l'attitude de la Bolivie qui est une insulte au Chili. Il dit que le Pérou a fait des sacrifices considérables pour protéger la Bolivie.

Notre dollar en regagne

Washington, 6. — (S.P.A.) — Le taux d'escompte de la monnaie canadienne était de 11½ ce matin.

FORTE TEMPÊTE AUX ÉTATS-UNIS

LES SERVICES DE CHEMINS DE FER, DE TELEGRAPHE ET DE TELEPHONE SONT DESORGANISES.

New-York, 6 (S. P. A.).—La ville de New-York est encore visitée par une forte tempête de neige. La tempête fait rage depuis hier soir et le vent acquiert une vitesse de 60 milles à l'heure.

Les compagnies de télégraphe et de téléphone disent que leur service entre les Etats-Unis et l'étranger est complètement désorganisé à cause de la tempête.

Les trains du *New-York Central* sont trois à quatre heures en retard. Le chemin de fer *Pennsylvania* dit qu'aucun train n'est arrivé depuis 10 heures hier soir à cause d'une collision qui a eu lieu sur ses réseaux.

* * *

Barre, Vermont, 6 (S. P. A.). — La plus grosse tempête de neige qui soit tombée sur le Vermont a paralysé tout le trafic des trains et des tramways, aujourd'hui.

La neige a commencé à tomber à 10 heures hier soir. Ce matin il était tombé dix pouces de neige.

* * *

Pittsfield, Mass., 6. — (S.P.A.) — Il est tombé dix pouces de neige aujourd'hui à la suite d'une pluie torrentielle qui a duré plusieurs heures. La tempête a bloqué toute la région de Berkshire.

* * *

New Haven, Connecticut, 6. — (S.P.A.) — Le service des transports a été complètement désorganisé ce matin à cause de la tempête de neige qui a passé sur la Nouvelle-Angleterre ce matin. Aucun train n'a marché sur les lignes du "New-York, New Haven and Hartford Railroad" à cause de la Hartford Railroad" à cause de la sur les voies.

L'Egypte menacée d'une disette

Londres, 6 (S. P. A.). — On mande du Caire que l'Egypte est menacée d'une disette de vivres. Le ravitaillement a été confié à un bureau de contrôle.

La Suisse dans la Ligue des Nations

Berne, 6 (S. P. A.). — Le peuple suisse votera dimanche, le 16 mai prochain, pour décider si la Suisse doit entrer dans la Ligue des nations.

L'INDEMNITÉ DES JUGES

Ottawa, 6 (S. P. C.). — Une délégation représentant l'Association du Barreau canadien s'est présentée devant le ministre de la Justice aujourd'hui pour demander une augmentation de l'indemnité des juges. M. Doherty, ministre de la Justice, a répondu à la délégation qu'il donnerait toute son attention à la demande de la délégation.

M. Ernest Bilodeau élu président

Ottawa, 6. — (S.P.A.) — La Galerie de la Presse a élu les officiers suivants pour l'année courante : président, M. Ernest Bilodeau, du "Devoir", élu par acclamation; secrétaire, M. H. Chisholm, du "Manitoba Free Press" ; trésorier, M. Grattan O'Leary, de l'"Ottawa Journal" ; membres de l'exécutif, MM. Thos. Blecklock, de la "Montreal Gazette" ; C. Gauthier, du "Droit" ; J. Shea, de la "Canadian Press, Ltd."; Ottawa ; W. Marchington, du "Toronto Star"; M. Wallis, du "Mail and Empire", de Toronto.

Conférences au Monument National

Au Monument National, dimanche, 7 mars, à 2.30 heures p.m., conférence sur l'Hygiène ,par le Dr Co.-N. Valin :—

Hygiène de l'appareil locomoteur.

A 8 heures p.m., conférence sur la Géographie économique du Canada, par le professeur Emile Miller : Considérations générales.

Ces conférences seront illustrées de nombreuses projections lumineuses. Entrée libre.

LES OUVRIERS SE PRÉPARENT

L'EXECUTIF DU PARTI OUVRIER DE QUEBEC CONVOQUE, POUR MARDI PROCHAIN, UNE ASSEMBLEE CONSULTATIVE AU SUJET DES FUTURES ELECTIONS FEDERALES — M. DRURY, D'ONTARIO, PARLERA — LES BRIQUETEURS.

Le parti ouvrier du Québec semble se préparer à mettre sur les rangs, aux prochaines élections fédérales, le plus de candidats possible. En vue de cette décision probable, il y aura, mardi prochain, à huit heures, grand ralliement au marché Bonsecours. On consultera l'opinion ouvrière à ce sujet. Les têtes dirigeantes du parti ouvrier de Québec et de la province d'Ontario y prendront part.

Au nombre des principaux orateurs qui porteront la parole, on mentionne MM. Drury et W. Robb, respectivement premier ministre et ministre du Travail en Ontario; M. A. Laurendeau, député; A.-W. Lanouette, échevin de Verdun; le maire McBride, de Vancouver; J.-T. Foster, président du Conseil des métiers et du travail, et M. G. Francq.

CHEZ LES BRIQUETEURS

Tous les entrepreneurs *de travaux généraux de briquetage*, toutes les compagnies intéressées, ont reçu ou vont recevoir la lettre-circulaire suivante:

"L'union des briqueteurs de Montréal, incorporée, à son assemblée du 27 février, a résolu de mettre en vigueur les salaires à $1 de l'heure, à cause du coût excessif de la vie. Il a été démontré que les briqueteurs, en moyenne, ne travaillent que six mois par année, ce qui ferait une moyenne de $4.50 par jour. Nous croyons que cette demande est juste et sera approuvée par les intéressés."

"A cause de l'appel lancé par nombre d'entrepreneurs, pour une plus grande production de travail, l'union consent à adopter la journée neuf heures, pour la saison prochaine. Ces nouvelles conditions devront prendre effet le 15 mai prochain,

Quant à la question du salaire, il a été démontré que pour garder les ouvriers à Montréal, il faut nécessairement offrir un salaire raisonnable. Si, par hasard, nous omettons de prévenir quelques intéressés, nous prions ceux-là de ne pas se croire volontairement mis de côté."

(Signé) L'Union des briqueteurs de Montréal.

CONVOCATION

Lundi soir, à 8 heures, en la salle Picard, angle des rues Charlevoix et Centre, il y aura réunion générale des repasseurs et teinturiers en fourrures.

ET LA LANGUE?

On nous apprend qu'au greffe de la session de la paix, les avocats ne peuvent se procurer des formules de cautionnement rédigées en français. Une information auprès du greffier de cette cour a démontré que la plainte des avocats était fondée. On ne trouve de ces formules ni au greffe des sessions de la paix ni à celui de la Cour du banc du roi. Par contre, au greffe de la Cour de police, ces formules existent, rédigées dans les deux langues. Le greffier nous a déclaré qu'il avait été surpris en entrant en fonction de constater cet état de choses. Des avocats ont argué qu'il fallait mieux n'avoir que des formules anglaises vu que la rédaction originale du code criminel est anglaise. D'autres alléguaient que l'habitude de se servir des formules anglaises doit prévaloir.

En somme, il est regrettable que la langue française n'ait pas ses droits même aux sessions de la paix et aux appels et il serait temps que l'on songe à combler cette lacune.

Le Home Rule n'est pas satisfaisant

Londres, 6. — (S.P.A.)—Le "Times" dit que la publication des termes du bill du "home rule" a ouvert un nouveau chapitre de la question irlandaise. Ce journal dit que le peuple irlandais n'est pas satisfait de la manière dont le gouvernement anglais a voulu régler la question irlandaise.

Le "Times" dit que le peuple irlandais attend de la part du gouvernement anglais une solution plus équitable de la question irlandaise. L'Irlande attend un nouveau bill du "home rule".

Euchre de la Société Saint-Jean-Baptiste

Chaque année, les sections Dollard et l'Immaculée-Conception organisent un euchre dont les profits sont consacrés à nos oeuvres nationales à celles en particulier qui travaillent à la défense des droits de la langue française. Cette soirée aura lieu mercredi prochain, à la salle de l'Immaculée-Conception, angle des rues Rachel et Bordeaux. Billets en vente au presbytère et à la bibliothèque paroissiale.

Avec de l'eau de la Marne

New-York, 6. — (S.P.A.) — Le paquebot "Marne", de Philadelphie, sera baptisé avec de l'eau provenant de la Manche. Cette eau a été apportée par Mme D. Baker, femme du secrétaire de la Guerre.

PLUS DE TROIS MILLIONS SONT DÉJÀ SOUSCRITS

Le chiffre des sommes recueillies jusqu'à date en faveur de l'Université atteint $3,300,000. — On veut atteindre $5,000,000. — Mgr Bernard souscrit. — Les orateurs de dimanche.

La campagne de souscription en faveur de l'Université de Montréal continue de s'acheminer vers le plus grand succès. On annonce au comité central que le chiffre des souscriptions recueillies jusqu'à ce jour atteint $3,300,000. Les organisateurs de la campagne courent maintenant à l'assaut du quatrième million; nul doute que celui-ci sera bientôt atteint. Il faudra pour cela la collaboration de tous; il faudra que chacun mette la main au gousset et donne sa quote-part. L'on veut atteindre $5,000,000; la somme est considérable, mais il ne reste plus maintenant qu'à recueillir $1,700,000. Que chacun fasse son devoir et l'on aura vite fait d'atteindre l'objectif visé, peut-être même de le dépasser.

Sa Grandeur Mgr Bernard, de Saint-Hyacinthe, vient de souscrire en faveur de l'Université une somme de $2,500.C'est la seule souscription spéciale qu'on nous annonce pour aujourd'hui. Demain, et les jours suivants, le comité des noms spéciaux rendra publics les noms de nouveaux souscripteurs particuliers.

LES ORATEURS

Voici la liste des orateurs dont un grand nombre porteront la parole demain, dans les églises catholiques:

Achim, Honoré, c.r., député, Allard Antonio, Angers Aug., Archambault Jos., c.r., député, Archambault J. L., c.r., Archambault A. S., c.r., Archambault R., e.e.d., Archambault J. H., Badeaux P. A., Baker W. A., c.r., Baril Demetrius, Bayard, J. Alphonse, Beauregard Lucien, Blain Aldéric, Bissonnette J. B., c.r., Brais F. Philippe, Béique Victor, Biron François - Xavier, Barry Léopold, Bastien Jos., Baulne S. A., Bertrand Ernest, Beaulieu J. A., c.r., Béique F. A., c.r., Bourassa Robert, Béique F. L., sénateur ; Beauregard Elzéar, c.r., Bertrand Chs Aug., H. ; Beaubien, C. P., c.r., sénateur ; Brossard Edmond, c.r. ; Bourdon Bernard, Bruneault M., e.e.d.; Bruchési, C. E., Cadotte J. E., Calder R. L., Camirand Louis, Cholette H. A., c.r.; Coffin P. G., Cousineau Ph., c.r.; Cormier Calixte, Charpentier L., e.e.d.; Chouinard Adolphe, Deserres R., Dugas Maurice, Desrochers Félix, Dandurand R., sénateur ; Desjarlais Euclide, Dupuis P. Louis, Delisle Gaston, e.e.d.; Deguire A. S. ; Duquette Chas, Fauteux G. A., Fauteux Laurent, e.e.d., Fauteux Francis, Fortin Tancrède, Favreau Lucien, Flamand Edouard, Fortin Anthime, Gadbois Emilien, Gauthier J. René, Gouin Léon Mercier, Gravel J. A. E., c.r., Goyette C. A., Gibeault Roméo, Garceau H. N., Guérin Chs Ed ; Goudrault Maurice, Guertin C. A., Guertin C. A., Gagné Horace J., c.r., Gagnon Henri, notaire, Gingras M., e.e.d., Gibeault Gaston, e.e.d.; Germain Alban, c.r. ; Hackett F., Hamelin J. A., e.e.d.; Holdstock, e.e.d., Jasmin Aquila, Jasmin Ernest, notaire; Laflamme N. K., c.r.; Lafontaine J. E., Lafontaine Ernest, Lamontagne Yvon, Lavallée C. H., c.r., Languedoc E., c.r., Lanctôt J. P., Ledieu Pierre, Leduc Adelard, Léveillé Lionel, Legrand Omer, Leblanc Aimé, Lafontaine Aimé, Leblanc Antonio, Lalonde Arthur, Lamothe J. C., c.r.; Loranger J. H., c.r.; Letourneau, Sev., c.r.; Leblanc R., e.e.d.; Laporte J. R., notaire ; Lafleur Nap., e.e.d.; Lacombe, L., e.e.d.; Lesage, C.-E.G., notaire; Léonard, Emile, Lacasse, N.-U., c.r.; Mailhiot, A., c.r.; Marchand, L., Monette, Gustave, Mousseau, J.-A., notaire; Mousseau, J.-O., c.r.; Mousseau, Gerald, e.e.d.; Mercier, J.-A., c.r.; Mainville, J.-R., notaire; Ménard, J.-R.-A., notaire; Martineau, i.c.; Marin, Gustave, Marier, Elphège, Mercier, Paul, Marcotte, Emile, Mathieu, Armand, Michaud, J., Mathieu, A., Papineau, Molleur, J.-A., Marchildon, J.-E., e.e.d.; Nantel, J.-M., Nantel, Bruno, Ouimet, J.-Adélard, c.r.; Pilon, J.-Wilfrid, Perrier, Hector, Payette, J.-V.-A., Plante, W.-A., Provencher, Lucien, Prévost, L. de G., Phaneuf, J.-Emery, Perrault, Antonio, c.r.; Pagnuelo, Tancrède, c.r.; Patenaude, E.-L., c.r.; Poirier, Roméo, Pager, M., e.e.d.; Perron, Jacques, e.e.d.; Renaud, Gustave, Rivet, L.-A., c.r.; Rinfret, Fernand, Ricard, L.-N., notaire; Roy, Romuald, Robillard, J.-A., c.r.; Rhéaume, Théo., député ; Surveyer, M. le juge; Savignac, J.-M., Saint-Cyr, J.-F., Saint-Germain, Paul, c.r.; Saint-Pierre, Guillaume, Saint-Pierre, Alex., Saint-Germain, P., e.e.d.; Saint-Jacques, J.-L., Thouin, Amédée, Tourigny, Alfred, Trudel, Jean, Théberge, René, Tétreau, Ernest, Vanier, Anatole, Vanier, Guy.

Ludendorf en Finlande

Londres, 6 (S. P. A.). — On annonce que le général Ludendorf, ex-commandant de l'armée allemande, a traversé en Finlande en route pour la Russie. On dit que le général est accompagné de son état-major.

Londres, 6 (S. P. A.). — Les bolchéviki ont lancé une nouvelle attaque contre la Finlande, dit le correspondant du *Central News*. Les bolchéviki ont bombardé les positions finlandaises à Sutjervi.

DES POINTS OBSCURS

Paris, 6 (S. P. A.).—Pertinax, dans l'*Echo de Paris*, dit que la réponse du président Wilson à la note envoyée par les Alliés au sujet de l'Adriatique n'a pas été discutée par les membres du Conseil suprême, hier, à cause de points obscurs dans le texte de la réponse du président. On a demandé à la compagnie de télégraphe de répéter le texte sur le fil télégraphique.

Pertinax dit que M. Wilson ne veut pas se retirer des affaires de l'Europe mais est prêt à accepter les suggestions faites par la France et la Grande-Bretagne, d'essayer d'obtenir une entente entre l'Italie et la Yougo-Slavie pour le règlement de la question de l'Adriatique. Pertinax dit que le gouvernement italien a transmis au gouvernement yougo-slave des concessions dont la plus importante est l'abandon par le gouvernement italien de la contiguité de territoire entre Fiume et l'Italie.

Rome n'a pas encore reçu la réponse de la Yougo-Slavie à ce sujet.

Le nouveau cabinet turc

Constantinople, 6 (S. P. A.). — Les nationalistes turcs comptent prédominer dans le nouveau ministère ottoman; il est possible que Roulf Bey, député de Civas, et même Mustapha Kemal, le chef nationaliste, en fassent partie. Le nouveau gouvernement s'opposera directement aux conditions de paix qui ne reconnaitraient point les réclamations des nationalistes.

Le chef nationaliste règne pratiquement en maitre incontesté en Turquie d'Asie; il a établi ses quartiers à Angora et se rit des démonstrations même de puissance que les Alliés peuvent lui faire. Il possède une armée réorganisée de 1,000,000 d'hommes et prédit une guerre à brève échéance, si les Grecs ne quittent point Smyrne, et les Français, la Cilicie.

Les représentants alliés auprès du sultan craignent l'ingérence de Mustapha Kemal dans la politique ottomane, pour leur propre sécurité au pays. Car, alors, le siège du véritable gouvernement turc résiderait à l'intérieur de l'Anatolie, loin de la portée des canons et des armées des Alliés.

Avez-vous lu Baruch ?

"Avez-vous lu Baruch?" Il ne s'agit pas du prophète dont La Fontaine avait découvert le génie, en publiant naïvement sa surprise et son plaisir. Les vrais prophètes n'ont guère de vogue, surtout les prophètes de malheur. Le Baruch en question est un contemporain, c'est un Yankee, et il annonce une chose incroyable. Il prédit la baisse du coût de la vie. Il dit qu'elle est inévitable.

"Avez-vous lu Baruch?"

"Que voulez-vous qu'il fît contre trois"?

Pierre Parizeau a été trouvé coupable de vol et de recel par le jury, aux Assises, samedi matin. La cause a été très courte. L'accusé n'avait pas d'avocat et il n'a pas brillamment prouvé le fondé de ses prétentions. La plaignante a témoigné et le détective Lajoie lui a servi d'interprète. Un voisin, M. Vaudreuil, a aussi déposé. Les faits sont simples. Le 31 décembre, l'accusé et trois autres personnes se sont présentés au magasin de la plaignante. Là, Parizeau s'est emparé de lingerie valant $30. Les témoignages de la poursuite n'ont pas été contredits. Le jury, après deux minutes de délibération, a rendu un verdict de culpabilité.

Accusés de vol

La police de Verdun a traduit devant le magistrat Lanctôt un homme et une femme accusés d'avoir volé des "obligations de la Victoire" à un nommé G.-H. Wright, 1097, rue Ethel. Les accusés nient être coupables et l'enquête est fixée au 12 courant.

Les Fermiers Unis en caucus

Toronto, 6. — (S.P.C.) — Le premier caucus des Fermiers Unis et des députés ouvriers a eu lieu aujourd'hui. M. Drury a dit qu'il n'avait aucune déclaration à faire au sujet du caucus.